LE
SECRÉTAIRE
DU CABINET,
OU
NOUVEAU CHOIX DE LETTRES
SUR TOUTE SORTES DE SUJETS.

ÉDITION revue avec soin et considérablement augmentée.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1810.

INSTRUCTION
POUR SE FORMER DANS L'ART D'ÉCRIRE DES LETTRES.

AVANT-PROPOS.

Les lettres ont été inventées pour communiquer ses pensées aux personnes que l'on ne peut entretenir; elles rapprochent les absens et les rendent, pour ainsi dire, présens les uns aux autres. L'origine en est très-ancienne; et d'abord elles furent très-simples; on ne s'en servoit que pour rendre compte à un ami des événemens publics et particuliers auxquels on croyoit qu'il s'intéressoit, ou pour lui faire connoître ses intentions, dans une affaire à laquelle il prenoit part.

Mais comme de l'utile naît ordinairement l'agréable, et que la vanité des hommes les fait user de tous les moyens qui se présentent à eux pour donner bonne idée de leur mérite, l'usage en est depuis devenu plus fréquent: on a cherché à y faire briller son esprit, à y laisser voir la facilité qu'on a de s'exprimer en termes choisis, à y montrer son jugement, ses connoissances, et même son érudition: on y a enfin traité toutes sortes de sujets. Nous avons même beaucoup d'écrits qu'on n'appelle du nom de lettres qu'à cause de la forme qu'on

écrire aux personnes comme on leur parleroit si elles étoient présentes, c'est-à-dire, respectueusement avec les supérieurs, honnêtement avec les égaux et les inférieurs, clairement avec tous.

Il est des convenances, établies reçues et auxquelles on ne sauroit se soustraire, elles consistent dans la distinction des personnes, de l'âge, du sexe, de la naissance, des rapports et des distances qui existent entre ceux qui s'écrivent. Nous allons entrer dans quelques détails pour rendre la chose plus sensible, et donner des instrúctions sur les différentes sortes de lettres qu'on peut être dans le cas d'écrire.

Lettre de félicitation.

Comme on diminue la douleur d'autrui en y prenant part, de même on augmente sa joie des heureux succès, en montrant qu'on y est sensible.

On peut se permettre quelque exagération dans ces lettres, c'est le cœur qui parle ou qui doit y parler; mais cette exagération ne doit point être trop forte, elle passeroit alors pour de l'ironie. On félicite des supérieurs ou des égaux. Comme il entre beaucoup d'étiquette dans le premier cas, on se permet moins d'effussion et d'enjouement que dans le dernier.

Est-ce une grâce reçue dont ont veut faire compliment? on appuie sur le mérite de celui qui l'obtient et le discernement de celui qui la dispense. Est-ce une charge? c'est son importance; elle est au-dessous du mérite de celui à qui on l'accorde; ou on la regarde comme

un acheminement à une plus grande élévation, etc.

Ces lettres doivent comme les précédentes êtres courtes. Il est à présumer que vous n'êtes pas le seul qui fassiez votre compliment, il faut donc laisser le temps d'écouter ceux des autres.

Lettres de Condoléance.

Rien n'est plus ordinaire que d'être obligé de consoler ses amis et de leur témoigner dans l'occasion la part qu'on prend aux malheurs qui peuvent leur arriver.

Si c'est au sujet de la perte de quelqu'un on entre dans le juste sentiment de la douleur de celui qui vous l'annonce : on fait l'éloge du parent ou de l'ami qu'on vient de perdre, et l'on tire ainsi de cet éloge les motifs de consolation que la religion offre, surtout dans ces circonstances.

Si c'est quelqu'autre chagrin auquel on ait à prendre part, comme la perte d'un procès, une disgrace, etc. on peut alors donner, beaucoup plus à l'imagination, rejetant la cause de ces malheurs, sur la puissance d'une partie adverse ou la malice d'un ennemi. Votre disgrace, dit-on, n'a servi qu'à faire briller davantage votre mérite, etc. Après cela consolez la personne à qui vous écrivez par des réflexions sagement amenées et qui n'aient rien de contraire à la vraisemblance. Finissez par des offres de service.

Lettres de Reproche.

Ces lettres sont d'un genre très-délicat. On doit y avoir beaucoup de prudence et de modération.

Le ton du badinage et de la raillerie y convient, surtout vis-à-vis des personnes spirituelles et des amis, vous facilitez alors à celui de qui vous croyez avoir à vous plaindre, des moyens de retour et lui prouvez, que votre reproche est moins dicté par une humeur querelleuse que par le désir de voïr renaître l'union.

Si c'est pour quelque chose d'assez grave, tempérez l'amertume de vos reproches par quelque chose d'honnête, en excusant l'intention par exemple. N'aliénez donc point les esprits par des réflexions trop dures qui conduiroient à la haine bien plus qu'à l'acommodement; ménagez au contraire une réconciliation à celui de qui vous avez à vous plaindre.

Lettres d'Excuses.

Lorsqu'on a offensé quelqu'un, le moyen le plus simple pour le ramaner c'est d'avouer sa faute; quand donc on est dans le cas de faire des excuses, on doit s'y prendre de manière à les faire agréer. Il faut dans ces Lettres un ton grave et sérieux, évitant de choquer celui avec qui on cherche à se réconcilier. Lorsqu'on écrit à un ami et pour quelque faute légère on peut se permettre le badinage et l'enjouement, qui ne doivent jamais se changer en raillerie.

En général, après une petite discussion sur le fait, on témoigne sa peine d'avoir déplu et son empressément à réparer la faute. On finit par des protestations d'attachement.

Lettres de Recommandation.

Les Lettres de Recommandation sont d'un usage très-ordinaire. On recommande quelqu'un

parce qu'on lui a des obligations, ou qu'on est lié d'amitié avec lui, parce qu'il est notre parent, notre allié, ou d'une famille très-unie à la nôtre, ou bien à raison de ses excellentes qualités, on peut ajouter dans ce cas qu'on nous saura gré de procurer une telle connoissance.

Quand on écrit pour une personne qu'on a déjà recommandé de vive voix, on rappelle cela de telle sorte qu'on ne paroisse pas croire que celui à qui l'on s'adresse l'aie oublié, on s'excuse de cette double recommandation sur la part qu'on prend à la chose. On témoigne en finissant qu'on se tiendra très-obligé des bontés qu'on aura pour la personne recommandée.

Si l'on remet la lettre à celui en faveur de qui on écrit, il est poli de la lui remettre avec un cachet volant pour qu'il puisse lire tout ce que l'on dit d'avantageux sur son compte.

Lettres de Demandes.

Les lettres de Demandes doivent être simples, et modestes ou respectueuses, selon les plus ou le moins de liaison ou de distance qu'il y a entre celui qui prie et celui que l'on prie.

En général quand on demande un service à quelqu'un, on en parle comme d'un plus considérable qu'il ne l'est en effet, et s'il est question de chose difficile, non-seulement il ne faut pas en dissimuler la difficulté, mais on doit faire voir qu'on la connoît. On montre par-là qu'on en aura plus d'obligation.

Si on demande un service important, on doit s'insinuer avec adresse, et préparer à la

demande qu'on va faire par quelques traits obligeans et flatteurs. Rien n'est plus efficace en cette rencontre, que de rappeller en général les graces qu'on a déjà reçues de quelqu'un, comme si elles autorisoient à lui en demander de nouvelles. La confiance particulière qu'on a en lui, le desir de lui être plus étroitement attaché, la durée et la vivacité de sa reconnoissance. Au reste on en use plus librement avec un ami ; ce seroit même l'offenser, que de le prier avec trop d'affectation, parce qu'on lui donneroit lieu de croire qu'on ne l'aime guere, ou que l'on a peu de confiance en son amitié.

Lettres de Remercîment.

La reconnoissance est un devoir sacré, d'ailleurs elle alimente la bienfaisance.

On remercie des grâces qu'on reçoit d'une manière proportionnée à leur nature, au rang et au caractère du Bienfaiteur. On se permet quelque exagération dans ces Lettres ; on y rappele les circonstances qui ont rendu la grâce plus considérable ; c'est la célérité avec laquelle on nous a obligé ; la générosité qu'on y a mis, la préférence qu'on nous a accordé sur des alliés, des parents, etc. On finit par assurer d'une reconnoissance sans bornes.

Il faut dans ces Lettres que le cœur parroisse en faire les frais bien plus que l'esprit.

Lettres de Conseils.

Il faudroit être très-avare de conseils, parce qu'il est difficile, de ne pas indisposer celui à qui on les donne. Nous n'entendons point parler de ceux qu'un père, une mère donnent à leurs enfans, un supérieur à son subordonné,

un ami à son ami, dussent ces conseils être mal reçus c'est presque toujours un devoir qu'il faut remplir.

Dans les avis ou les conseils que l'on donne, la prudence veut qu'on le fasse avec beaucoup de réserve et un air de timidité, usant de tous les ménagements possibles pour ne pas blesser l'amour propre de la personne qui les reçoit. S'il est question de quelqu'affaire, on fait envisager la part que la fortune peut y avoir, afin de ne point être responsable des événements et d'éviter le ressentiment qu'on pourroit nous garder d'un conseil qui ne seroit pas suivi d'un heureux succès. Ces Lettres en un mot ne sauroient être trop mésurées.

Lettres d'Affaires.

A l'égard des lettres d'affaires, leur caractère, est la précision et la clarté. Avant que d'écrire, on doit examiner l'affaire dont on a à traiter, revêtue de toutes les circonstances qui en peuvent changer la face, afin de les exposer nettement et avec ordre : on n'y demande point d'autre art.

Après avoir donné des Instructions sur les différents genres des Lettres, nous allons parler du *Cérémonial*, qu'il n'est pas moins important de connoître.

Du Cérémonial des Lettres.

Le cérémonial des Lettres consiste dans les formalités établies par l'usage et par lesquelles on témoigne des égards, de civilité, d'affection, de respect à ceux à qui l'on écrit. Ces égards comme nous l'avons déjà dit, différent par rapport à la naissance, au rang, à la qualité des personnes, aux liaisons qui existent entr'elles.

Art. I. Du papier qu'on emploi pour les Lettres.

On se sert communément du papier in-4°. fait exprès. Il faut toujours le laisser double à moins qu'on écrive à un inférieur ou à quelqu'un avec qui on soit très-familier.

II. De la Date.

On date les Lettres de l'endroit, où l'on écrit, on désigne le jour, le mois, l'année. *Paris, le* 24 *Juin* 1809. On la met indifféremment au haut ou au bas de la Lettre, dans ce dernier cas, elle doit être vis-à-vis l'œil gauche.

De l'inscription des Lettres.

On appelle *inscription* le titre par lequel on apostrophe ceux à qui on écrit et que l'on met ordinairement au haut de la lettre, laissant un intervalle plus ou moins grand, selon le respect qu'on leur doit.

Ce titre est pour le Pape, SAINT-PÈRE; et dans le corps de la lettre, VOTRE SAINTETÉ. Pour les Empereurs ou les Rois on met SIRE; pour les Impératrices et les Reines, MADAME et dans le corps de la lettre, VOTRE MAJESTÉ.

On dit MONSEIGNEUR à tous les Princes, et *Votre Altesse Impériale ou Royale* dans le corps de la Lettre.

Pour les Cardinaux, on dit aussi MONSEIGNEUR comme pour les Archevêques et Évêques, mais on traite les premiers d'*Éminence* dans le corps de la Lettre et les autres de *Grandeur*.

Aux femmes et aux Religieuses on donne le titre de *Madame*, et aux filles de *Demoiselles*.

Quand on écrit à un inférieur ou à un ami,

on fait entrer l'inscription dans le corps de la Lettre. On place alors le mot de *Monsieur* ou tout autre le plutôt qu'il se peut, il seroit mal-honnête de le trop reculer.

Du corps de la Lettre.

Dans le cours d'une Lettre, quelque peu étendue qu'elle soit, il est bien de rappeler à propos le titre de *Monsieur* ou de *Madame*.

Il faut éviter soigneusement ces débuts abandonnés aux paysans : *Je mets la plume à la main pour vous écrire*, etc. *Celle-ci est pour avoir l'honneur de m'informer de votre santé*, etc., ou comme les marchands : *en réponse à l'honneur de la votre*, etc. Ce sont de véritables platitudes.

Si l'on répond à une ou plusieurs lettres, on peut commencer par en accuser la réception, en rappellant leur dates ; cela est indispensable dans les lettres d'affaires.

En quelque style que l'on ait commencé une Lettre, il faut le soutenir jusqu'au bout, à moins qu'on ne se sente assez de talent pour passer d'un ton à un autre, sans faire de disparate. Surtout, je le répète encore une fois, n'oubliez jamais à qui vous écrivez ; et n'allez pas prendre un ton enjoué avec une personne qui est dans le deuil, ou vous servir d'expressions familières avec ceux qui sont au-dessus de vous, ou que vous ne connoissez pas assez pour vous les permettre.

N'envoyez pas une lettre chargée de ratures ou de renvois. Ce qui indique beaucoup de négligence. Quand on prie quelqu'un de faire des complimens à un autre, ce qui ne se fait qu'avec des égaux, on se sert du *Post-Scrip-*

tum qu'on marque par ces deux lettres *P. S.*

Quand la matière de la Lettre doit finir trop bas, il faut la ménager, ensorte que l'on en puisse garder deux lignes pour finir à la page suivante, mais il ne faut pas en avoir moins de deux.

De la Souscription.

On finit les Lettres d'une manière obligeante ou respectueusement selon les personnes à qui on les adresse.

La Souscription d'une lettre est fort simple pour les inférieurs ou les égaux; on met assez ordinairement *j'ai l'honneur de vous saluer; je suis votre dévoué serviteur; salut et estime* ou *considération*. Si on écrit à une Dame ou une Demoiselle on est moins familier, comme aussi envers des Supérieurs. On met alors

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur N.

On ajoute indifféremment, *avec respect*, après *j'ai l'honneur d'être*.

De la manière de plier et de cacheter les Lettres.

On plie les Lettres de plusieurs manières, la première c'est la plus simple et la plus usitée, consiste à plier le papier sur sa longueur en trois parties à peu près égales; on le plie une seconde fois en trois autres parties inégales, sur un autre sens; on fait entrer la plus longue dans la plus petite et on met l'adresse de l'autre côté.

L'autre manière est de plier le papier en quatre parties égales et de le couvrir d'une

enveloppe qu'on cachette et sur laquelle on met l'adresse.

On se sert indifféremment de cire d'Espagne ou de pain à cacheter, il est cependant convenable de se servir de la première vis-à-vis les supérieurs. Si on est en deuil ou si la personne à qui on écrit à perdu quelqu'un qui lui est cher on prend de la cire ou des pains noirs.

De l'Adresse.

L'adresse contient le nom de la personne à qui on écrit, et sa demeure; on met quelque fois la profession pour mieux la désigner. Si l'on écrit à Paris ou dans quelque autre grande ville, il faut avoir soin de marquer la rue, et même le numéro de la maison. Si la Lettre doit aller dans un lieu peu connu, ou d'un nom qui se trouve ailleurs, il faut désigner le département; s'il s'agit d'un bourg ou d'un village où la poste n'arrive point, on mettra *par tel endroit*, en nommant la ville où il y a un bureau des Postes.

Du cas où l'on doit affranchir les Lettres.

On affranchit les Lettres qu'on adresse à de pauvres gens que les moindres frais incommoderoient, ou lorsqu'on écrit aux Journalistes et semblables personnes exposées à en recevoir une grande quantité, ce qui devient pour eux un objet conséquent. On affranchit encore les Lettres destinées pour l'étranger.

Nous terminerons cette Instruction par quelques réflexions que nous croyons nécessaires.

La première chose qu'ils faut recommander à la personne qui va écrire une Lettre, c'est la prudence dans ce qu'elle dira. On peut dans

la conversation laisser échapper bien des choses qui passent et ne laissent qu'un souvenir qui s'affoiblit de jour en jour, il n'en est pas de même des écrits, ils subsistent et toujours avec la même force. Ils conservent une injure dans sa fraîcheur, et peuvent offrir pour arme contre nous, un mot quelquefois échappé dans l'enthousiasme de l'amitié. Mme. de Maintenon observe qu'on est souvent trompé à des liaisons de trente ans, et malheureusement cette remarque est vraie. Ainsi donc ne laissez rien échapper que vous ne puissiez avouer en tous temps. On trouvera peut-être que la prudence qu'on recommande ici, ressemble assez à de la méfiance, mais il faudroit ne pas connoître le monde pour trouver cet avis mauvais et déplacé.

C'est surtout dans les Lettres de reproches que cette prudence est nécessaire. On fera bien si on n'exprime pas tout ce qu'on pense, et si au lieu de suivre ses premiers mouvements on attend que le sang soit devenu plus calme. On ne sauroit se repentir d'avoir pris ces précautions.

Il faut en un mot agir dans les lettres comme on le fairoit en présence des personnes mêmes, c'est-à-dire, ne demandant et ne refusant rien qui vous fit rougir si vous demandiez ou refusiez de vive voix.

LETTRES

LETTRES FAMILIÈRES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

Lettre de reconnoissance pour un service rendu.

QUE ne vous dois-je point, et de quelle ma-
ère pourrai-je vous exprimer la parfaite re-
nnoissance que j'ai pour toutes les bontés
nt vous m'accablez tous les jours ! Vous ne
us êtes pas contenté de me rendre un ser-
ce lorsque je vous en ai prié, vous m'avez
évenu dans mes demandes, et vous avez été
-devant de tout ce que je pouvais souhaiter.
ue je suis heureux de posséder un ami comme
ous ! et qu'il y en a peu de pareils au monde !
Cependant, au milieu de mon bonheur, je ne
iis pas content, parce que je vous dois trop,
que je me trouve dans l'impuissance de pou-
ir rien faire qui puisse entrer en comparaison
ec la moindre de vos graces. J'espère que
fortune me mettra quelque jour en état de

prouver mieux que je ne le puis aujourd'hui, que je suis, par toutes sortes d'obligations,

Votre, etc.

Réponse.

Vous ne me devez rien ; le plaisir de vous obliger est si grand, qu'il porte sa récompense avec lui, et je ne connois personne qui n'eût fait avec joie ce que j'ai fait. Votre lettre vaut mieux que les petits services que je vous ai rendus : je m'estime très-heureux d'avoir pu vous marquer par si peu de chose, combien je vous suis acquis, et la considération que j'ai toujours eue pour votre mérite. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous prouver par quelque chose de considérable, le zèle avec lequel je suis,

Votre, etc.

Lettre de plainte.

Vous m'avez protesté cent fois, ma chère, que vous m'aimiez si tendrement, que ce seroit pour vous une peine extrême que de vous séparer de moi. De mon côté j'ai une grande tendresse pour vous, et votre estime m'est si chère, que je n'ai jamais cherché à en douter un moment. Mais, hélas ! votre départ m'a ou-

vert les yeux, et votre silence me désabuse tout-à-fait. Je ne puis me représenter, sans une sensible douleur, ce jour si joyeux pour vous et si triste pour moi, où vous m'embrassâtes avec un si grand contentement, que vous aviez peine à le contenir tout entier dans votre cœur, et que vous payâtes les larmes que je répandois, d'une sérénité de visage qui m'accabloit de tristesse. Sont-ce là, dites-moi, des marques de cette amitié qui paroissoit si tendre ? Depuis le temps que vous m'avez quitté, avez-vous daigné me donner aucun signe de vie ? Et n'avez-vous pas commencé à m'oublier en me perdant de vue ? Je vois bien que les nouveaux amis l'emportent dans votre souvenir sur les anciens. Cependant, quelqu'injuste que vous soyez pour moi, votre oubli ne m'empêchera point d'être, jusqu'au dernier soupir,

Votre, etc.

Réponse.

Vous avez le plus grand tort du monde (pardonnez-moi cette expression,) de me faire tant de reproches sur ma prétendue insensibilité. J'ai été sensible autant qu'on le peut être, à toutes les marques de tendresse que vous m'avez données à mon départ ; et si je vous ai

paru si tranquille, c'étoit pour ne pas augmenter votre douleur, en vous laissant voir toute celle que je ressentois de quitter un ami si aimable que vous. Non, mon cher, je ne vous ai point oublié ; et si vous n'avez pas eu de mes nouvelles plutôt, c'est que je voulois vous mander comment je me trouverois des eaux. Elles me font un bien infini ; ma santé est parfaite à présent, et mon contentement le seroit si je vous possédois ici, puisque je suis véritablement,

Votre, etc.

Lettre de reconnoissance pour une sortie de prison.

JE ne puis mieux employer le premier moment de ma liberté, qu'à vous remercier très-humblement de me l'avoir procurée. La manière généreuse avec laquelle vous l'avez fait, en augmente encore le prix. Quoi! s'intéresser à la fortune d'un malheureux inconnu, seulement parce qu'il est opprimé! c'est, je vous l'avoue, le comble de la générosité. Je bénis à présent la persécution qu'on m'a faite, puisqu'elle m'a acquis une chose aussi précieuse que votre protection et votre amitié. Soyez persuadé, s'il vous plaît, que je n'oublierai rien pour me conserver ces glorieux avantages ; et s'il me reste encore après cela quelque chose à souhaiter,

c'est d'avoir l'honneur de vous assurer moi-même du profond respect avec lequel je suis,

Votre, etc.

Réponse.

J'AI une joie très-sensible que mes petits soins aient réussi : ne me faites point de remercîment, je vous prie ; je suis trop payé si j'obtiens la seule chose pour laquelle j'ai travaillé, qui est de vous avoir pour ami : vous pouviez recevoir un pareil service de tous ceux qui connoissent et qui chérissent la vertu ; mais, dans ce nombre vous n'auriez assurément pas trouvé de plus sincère admirateur de votre mérite que moi. Je regarde votre glorieuse lettre comme un premier fruit de votre amitié ; il ne peut manquer d'en sortir de beaux d'un si bel arbre : conservez-m'en toujours quelqu'un, et croyez que je les recevrai avec autant de plaisir que j'en ai à me dire de tout mon cœur,

Votre, etc.

Lettre de compliment.

Quoique je vous aie dit mille fois de bouche que j'étois votre serviteur, et que j'aie cherché toutes sortes de moyens pour vous le prouver plutôt par des effets que par des paroles, sans

avoir pu réussir, je veux aujourd'hui que ma plume vous en assure, en attendant que vous me procuriez l'occasion d'en produire de plus fortes preuves. C'est de quoi je vous conjure, dans la continuelle impatience où je suis de vous faire connoître l'attachement avec lequel je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Je n'ai jamais douté de votre civilité ni de votre affection, mais plutôt de mon bonheur à trouver les occasions de les reconnoître. Je vous supplie de croire que j'emploierai désormais tous mes soins pour vous témoigner le ressentiment qui m'en reste, et pour vous convaincre que je suis avec toute la considération possible,

Votre, etc.

Autre lettre sur le même sujet.

Si vous n'attendez de moi que des complimens, vous n'en recevrez jamais, puisque j'en suis ennemi juré envers les personnes que j'estime autant que vous. Il me suffit de leur rendre mes devoirs. Je vous supplie de croire que je ne perdrai pas une seule occasion de vous le témoigner; puisque je m'y trouve intéressé

dans la résolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

Votre, etc.

Réponse.

Je vous proteste que je ne suis pas moins ennemi des complimens que vous. Mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous assurer que j'emploierai dorénavant tous mes soins pour vous témoigner combien je vous suis redevable de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, et que je ne serai jamais content, que je n'aie trouvé l'occasion de vous faire connoître que je suis véritablement,

Votre, etc.

Lettre pour se plaindre d'un long silence.

L'Amitié que je vous ai jurée, me force aujourd'hui à vous demander raison de votre silence. Je me doute bien que vous ne manquerez pas d'excuses pour l'autoriser ; mais je vous supplie de croire aussi, qu'à moins qu'elles ne soient légitimes, je ne cesserai jamais de me plaindre : vous aurez beau alléguer le défaut d'occasions de me faire tenir vos lettres, ou l'accident inopiné de quelque maladie dont vous n'aurez eu que la pensée, pour vous justifier de mes

reproches, tout cela ne sera point capable de me satisfaire. Avouez votre faute sincèrement, vous aurez plutôt fait, puisque c'est le seul moyen de m'affermir dans la résolution où je suis de demeurer éternellement,

Votre, etc.

Réponse.

Vos plaintes et vos reproches me sont si agréables, que je suis contraint de vous en remercier, puisqu'ils ne procèdent que d'un excès d'affection et de zèle. Il est vrai que j'ai gardé trop long-temps le silence ; mais je vous supplie de croire que le malheur qui me l'a imposé, m'en a fait porter une si rude pénitence, que quand ce seroit un crime des plus énormes j'en mériterois le pardon. Je ne veux pas vous faire un récit de tous les accidens qui me sont arrivés, de peur de me rendre aussi importun que vous m'avez jugé paresseux ; il me suffit de vous faire souvenir que je suis toujours le même que j'ai toujours été, c'est-à-dire,

Votre, etc.

Autre réponse sur le même sujet.

Il n'est pas nécessaire de vous faire des excuses de mon silence, puisque j'en ai porté la peine du-

rant la maladie dont je suis encore atteint. Mais quoique les reproches que vous m'en faites ne procèdent que d'affection, ils ne laissent pas d'intéresser celle que je vous ai promise. Je vous prie instamment de croire que je ne suis point capable d'oublier les personnes que j'honore autant que vous, et qu'à moins que d'être réduit à l'extrémité où j'ai été, je m'acquiterai toujours de ce que je vous dois, puisque je suis,

Votre, etc.

Pour faire savoir à un ami qu'on va se marier.

Je vais conclure une grande affaire : je me flatte que vous l'approuverez : j'épouse *** ; je serois suspect si je vous parlois de ses graces. Elle m'apporte une grosse dot, accompagnée d'un aimable caractère et d'un esprit tout-à-fait agréable. Je souhaite que mon exemple fasse effet sur vous : il ne vous manque que la bonne volonté ; car avec votre mérite, on doit être à l'abri de toute crainte, et personne ne doit être si sûr de son bonheur que vous. Je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Si tout le monde étoit aussi heureux que vous, on auroit grande envie de se marier : il faut un

mérite égal au vôtre pour oser l'espérer ; et je ne vois que *** qui puisse aller de pair avec vous sur ce chapitre-là. Il est impossible que vous ne soyez parfaitement heureux ensemble ; car, outre le bien que vous avez l'un et l'autre, vous vous convenez à merveille par la douceur du caractère. Dussiez-vous en être jaloux, je vous déclare que je l'aime presqu'autant que vous, quoique je n'aie pas l'honneur de la connoître si particulièrement ; mais votre discernement m'a assuré que je ne cours aucun risque de lui donner toute mon estime. Je vous assure que personne ne prend plus de part que moi à la satisfaction que vous aurez avec cette aimable personne. Je vous prie d'en être persuadé, aussi bien que de l'amitié parfaite avec laquelle je suis,

Votre, etc.

Lettre sur un mariage.

JAmais je n'ai appris de nouvelle avec plus de plaisir que celle de votre mariage, parce que je suis persuadé qu'il contribuera au bonheur de votre vie. Il ne faut point d'autre éloge de ***, que le choix que vous en avez fait. Je prie le ciel qu'il vous accorde une récompense vivante des soins que vous prenez de vous plaire l'un à l'autre. Je vous supplie toujours de ne

me pas refuser la continuation des bontés dont vous m'avez honoré jusqu'à présent, et dont je tâcherai de vous témoigner ma vive reconnoissance par le zèle sincère avec lequel je serai toujours,

Votre, etc.

Réponse.

Je vous remercie de la part que vous prenez à mon bonheur, et des témoignages d'amitié que vous me donnez : je vous ferois connoître combien j'y suis sensible, si je pouvois m'exprimer aussi facilement que vous. Je me ferai un véritable plaisir d'entrenir une connoissance qui m'est aussi avantageuse que la vôtre, et dont tout le monde se feroit honneur : vous n'aurez donc qu'une simple, mais très-sincère assurance de la considération avec laquelle je suis,

Votre, etc.

Lettre sur une convalescence.

Il ne sauroit vous arriver ni bien ni mal, que je ne m'y intéresse infiniment : jugez donc combien je me réjouis du rétablissement de votre santé. Mon amitié pour vous est trop vive, pour ne vous en pas donner des marques

en pareille occasion. Conservez-vous, je vous prie, afin de ne plus inquiéter vos amis. S'il ne falloit que des vœux pour vous préserver, vous pouvez compter qu'on n'en peut faire de plus ardens que les miens pour tout ce qui vous regarde. Soyez-en, s'il vous plaît, bien persuadé, et de la sincérité parfaite avec laquelle je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Je ne puis vous témoigner assez de reconnoissance des marques d'amitié que vous me donnez sur ma convalescence. Je vous suis bien obligé des vœux que vous faites pour moi; j'en souhaite de tout mon cœur l'accomplissement, afin de profiter du plaisir de recevoir de vos agréables lettres, et d'être en état de vous faire connoître que je suis plus que personne,

Votre, etc.

Réponse à une lettre de plainte.

Le malheur qui m'est survenu d'avoir les bras estropiés, m'a empêché de m'acquitter envers vous de ce que je vous dois; c'est ce qui m'oblige d'emprunter une main étrangère pour vous en faire mes excuses. Il est vrai qu'encore

que je me sois servi de la plume d'autrui pour vous écrire cette lettre, mon esprit n'a pas laissé de la concevoir, et mon cœur de la dicter, étant bien aise de vous témoigner la vérité de mes sentimens touchant la résolution que j'ai prise de me faire remarquer en tous lieux,

Votre, etc.

Lettre de recommandation.

L'Amitié que je vous ai jurée, me donne la hardiesse de vous supplier de favoriser de votre crédit le porteur de la présente, en ce qu'il désirera : je me sers hardiment du pouvoir que vous m'avez donné, mais ce n'est qu'à condition que vous en userez de même en toutes les occasions qui s'offriront, où je pourrai vous témoigner que je suis très-parfaitement,

Votre, etc.

Réponse.

J'Ai exécuté heureusement les ordres dont il vous a plus m'honorer, et je me flatte que vous me ferez le plaisir de me procurer de nouvelles occasions de vous marquer que je suis sincèrement,

Votre, etc.

Lettre de reproche à un ami sur sa froideur.

Si je ne vous estimois pas extrêmement, je ne me plaindrois pas de votre silence, ni de la froideur que vous m'avez témoignée à notre dernière entrevue. Ce n'est pas que je vous veuille forcer à m'aimer ; mais je serois ravi que vous reconnussiez l'affection que je vous ai vouée, pour vous obliger à me faire justice, en m'honorant d'une réciproque amitié. Je vous laisse à regret la liberté d'en user comme il vous plaira, ayant fait serment d'être toute ma vie,

Votre, etc.

Lettre de protestation d'amitié.

Ne vous étonnez pas si je vous importune souvent de mes lettres : je n'ai point de plus grand plaisir au monde que quand je mets la main à la plume pour vous assurer de l'estime que je fais de votre amitié. Il est vrai que ce ne sont toujours que des paroles ; mais comme mon cœur me les dicte, je me satisfais en m'acquittant comme je puis de ce que je vous dois. Si les occasions de vous rendre service s'offroient aussi souvent que celles de vous écrire, je vous témoignerois par mes actions plutôt que par mes discours, que je suis véritablement,

Votre, etc.

Autre lettre sur le même sujet.

L'inclination que j'ai à vous estimer, ne me permet pas de laisser échapper un seul moment sans vous assurer de cette vérité. Ce n'est pas que je ne sois dans une continuelle impatience de trouver les occasions de vous en donner d'autres preuves ; comme elles ne dépendent pas de ma volonté, je me satisfais en vous faisant connoître que je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Encore que je n'aie jamais douté de votre amitié, je l'estime tellement, que j'avoue que vous me comblez également d'honneur et de plaisir toutes les fois que vous prenez la peine de m'en donner de nouvelles assurances par vos lettres. Le commerce de cette sorte d'entretien m'est si agréable, que si je n'appréhendois de vous être importun, je vous écrirois par toutes les voies qui se présenteroient, sans en laisser échapper une seule, puisque c'est la seule consolation qui me reste en votre absence, étant bien aise d'ailleurs de vous assurer que je serai éternellement,

Votre, etc.

Lettre pour se plaindre d'une trop longue absence.

ENcore que les vraies amitiés soient à l'épreuve de l'absence, la vôtre est de si longue durée, que j'appréhende qu'en m'oubliant peu-à-peu, vous ne cessiez tout-à-fait de m'aimer. Je vous parle hardiment parce que je crains beaucoup, et vous devez pardonner à ma franchise et à ma crainte, puisqu'elles procèdent également de l'affection que j'ai pour vous, et de l'estime que je fais de votte amitié. Revenez donc promptement, si vous désirez de m'ôter de peine et d'inquiétude.

Je suis véritablement, Votre, etc.

Réponse aux lettres qui se plaignent d'une longue absence.

SI je croyois que mon éloignement intéressât votre repos, ou que ma présence fût nécessaire pour votre service, j'aurois bientôt changé le séjour des champs en celui de la ville ; mais comme je me juge inutile en tous lieux, je donne la liberté à mon humeur de chercher ses divertissemens dans la solitude où elle se plaît, et dont vos commandemens me retireront quand vous voudrez, pour vous témoigner combien je suis,

Votre, etc.

Lettre de recommandation pour un voyageur.

JE vous recommande un cavalier de mes amis qui est fort embarrassé. Il va à Paris, et il n'y connoît personne. Je ne puis mieux faire que de vous l'adresser : je crois que vous serez contents l'un de l'autre, car c'est un homme à qui il ne manque rien pour l'agrement de la société ; et vous êtes bien capable de lui faire raison : d'ailleurs vous n'êtes jamais plus satisfait que lorsque vous trouvez occasion de faire plaisir aux personnes de mérite ; c'est ce qui me fait agir avec tant de liberté avec vous. Je vous prie instamment de m'employer à quelque chose, afin que je puisse prendre revanche, et vous faire connoître que je suis avec toute l'amitié possible,

Votre, etc.

Réponse.

JE vous suis sensiblement obligé de la connoissance que vous m'avez procurée. Je la cultiverai, je vous assure, avec toute l'attention possible. Vous avez trouvé moyen de me mettre toujours en reste, en me cherchant de pareils plaisirs. Continuez, je vous en conjure, il y va même de mon intérêt ; mais donnez-moi des occasions où je puisse me faire plus de mérite

de mon amitié pour vous, et où ma satisfaction ait moins de part ; car il est impossible qu'elle n'agisse point, quand il est question de vous faire plaisir, et de vous témoigner la vive reconnoissance avec laquelle je suis,

Votre, etc.

Lettre pour se justifier d'un faux rapport.

Il a été fort aisé de m'accuser d'avoir médit de vous ; mais je défie tout le monde ensemble de me convaincre. Je ne saurois avoir parlé, que quelqu'un ne m'ait entendu ; qu'on me représente donc mes témoins, je m'engage à prouver leur imposture. Je ne mets rien en avant que je n'exécute ; faites-moi seulement connoître ces faiseurs de rapports, et je leur ferai voir leur malice, vous suppliant de croire que je perdrois plutôt toute chose au monde que le respect que je vous dois, et qu'ainsi je ne vous donnerai jamais sujet de vous plaindre de moi, faisant profession d'être véritablement,

Votre, etc.

Autre lettre sur le même sujet.

Ce n'est point de paroles que je prétends me justifier de la calomnie qu'on a avancée contre

moi : je veux vous faire voir en effet mon innocence aussi claire que la malice de ceux qui l'ont voulu ternir est noire et pernicieuse. Si je les connoissois, j'en aurois déjà tiré raison pour vous la faire, désirant me mettre hors d'inquiétude, et vous, hors de soupçon. Je ne m'oublierai jamais jusqu'au point de perdre le respect que je vous dois. Que si quelqu'un a la hardiesse de m'en accuser, je suis prêt à le convaincre de mensonge. Je vous supplie de croire que je suis toujours le même que j'ai été, c'est-à-dire,

Votre, etc.

Réponse.

Il est vrai qu'on m'a rapporté que vous aviez médit de moi ; mais comme je ne vous en ai jamais donné sujet, et que d'ailleurs votre discrétion m'est fort connue, je n'ai nullement été tenté de le croire. Il n'étoit donc pas besoin de vous justifier d'une chose dont je ne vous ai jamais cru coupable. L'estime où vous êtes en tous lieux, sert de preuve pour condamner ceux qui vous ont accusé ; ainsi, dormez en repos, puisque je me trouve hors d'inquiétude, et assurez vous que je suis toujours,

Votre, etc.

Lettre à un ami malade.

Je ne vous dirai pas jusqu'à quel point les tristes nouvelles de votre maladie m'ont été sensibles. Il me suffit de vous faire ressouvenir qu'ayant l'honneur d'être au nombre de vos meilleurs amis, le récit de votre mal ne m'a pu être que fort contagieux, et que j'en souffre une partie. Je souhaiterois, pour me contenter, d'être auprès de vous; mais le malheur veut que je me trouve arrêté en cette ville, pour des affaires que je ne puis abandonner. Tous ces obstacles cependant, n'empêcheront point que je ne m'acquitte de ce que je vous dois, si vous me jugez utile à vous rendre quelque service. C'est de quoi je vous assure, et que je serai toute ma vie,

Votre, etc.

Réponse.

Si j'eusse plutôt recouvré ma santé, je vous eusse plutôt remercié du ressentiment que vous m'avez témoigné avoir de ma maladie; mais comme elle a été fort longue, j'ai été contraint de tarder à vous rendre ce devoir de remerciment jusqu'à ce jour que je m'en acquitte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais combien vous êtes sensible à ce qui touche vos amis; c'est ce

qui fait aussi que vous en avez sans nombre. Mais je vous puis assurer que plus que tous eux je suis,

Votre, etc.

Lettre d'offre de services.

L'inclination que j'ai à vous estimer plus que toutes les personnes du monde, m'oblige aujourd'hui à vous faire offre de mes très-humbles services, et à vous assurer en même temps, s'ils vous sont agréables, que je ne changerai jamais la résolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

Votre, etc.

Réponse aux lettres d'offres de services.

Je vous suis infiniment obligé de la bonne volonté que vous me témoignez : mais je n'ai point d'autre liberté que celle de vous en remercier très-humblement, comme je fais, après vous avoir assuré que j'en conserverai le souvenir pour reconnoissance, et que je suis,

Votre, etc.

Lettre pour demander réponse.

Si vous saviez avec quelle impatience j'attends votre réponse à la lettre que je me suis fait

l'honneur de vous écrire, je veux croire que vous seriez assez charitable pour mettre mon esprit en repos : mais comme c'est une grace, je ne puis l'espérer que de votre seule bonté, plutôt que la passion que j'ai pour votre service : ne sachant pas encore si elle vous est agréable, j'ai recours aux très-humbles prières que je vous fais, étant,

Votre, etc.

Autre lettre sur le même sujet.

La résolution que j'ai prise de vous servir toute ma vie, est trop importante à mon repos, pour ne vous supplier pas encore une fois de me dire si elle vous est agréable. J'espère cette faveur de votre bonté, comme vous devez attendre de mes devoirs tous les respects qu'on peut rendre à votre mérite. Je ne vous importunerai jamais pour autre chose, ne pouvant être content si je ne suis,

Votre, etc.

Lettre sur l'absence.

Je crois que vous ne douterez pas du regret que votre absence me cause, après les preuves que je vous ai données de mon amitié. Il vous seroit bien mal-aisé d'ajouter foi à l'un, sans

vous convaincre de l'autre ; et c'est ce qui me console aujourd'hui en quelque sorte, étant hors d'espérance de recevoir d'autre soulagement. Si j'osois vous supplier de revenir bientôt, je le ferois avec empressement. Il me suffit toutefois de vous faire connoître jusqu'à quel point votre présence me sera agréable, en vous assurant de nouveau que je serai toute ma vie,

Votre, etc.

Lettre de plainte sur le mépris.

Il faut que j'avoue que je suis bien malheureux de n'avoir jamais pu mériter par mon attachement inviolable, que vous m'ayez témoigné la moindre satisfaction. Quoiqu'une telle récompense d'une personne de votre mérite soit d'un prix inestimable, j'osois me flatter qu'un dévouement pareil au mien autorisoit ma prétention. Vous en userez toutefois comme il vous plaira : puisque je sais aimer, il faut que j'apprenne à souffrir, n'y ayant d'autre parti à prendre pour moi, qui suis si sincèrement,

Votre, etc.

Lettre pour se plaindre d'une inconstance.

Je n'eusse jamais cru qu'après tant de protestations de fidélité, vous eussiez perdu jusques à

là mémoire de les avoir faites. Votre inconstance m'a touché, et d'autant plus que je ne l'ai jamais prévue. Mais il faut suivre de bonne grâce vos lois : en me disant que c'est votre humeur, vous m'imposez silence. Croyez que vous ne trouverez jamais personne qui soit autant que j'ai été et que je suis,

Votre, etc.

Lettre d'amitié pour le commencement de l'année.

Ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne année, et je prie le ciel que ce ne soit pas la dernière, parce que j'y serai pour vous rendre me devoirs, et que vous y serez aussi pour me continuer votre amitié. En vérité, ce n'est pas vous seul qu'on doit considérer quand on fait de semblables souhaits, c'est une infinité de personnes qui ont l'honneur d'être connues de vous ; car tout le monde sait votre humeur bienfaisante, et l'on diroit que vous ne vivez que pour obliger ceux qui ont recours à votre bonté. J'en sais qui se feroient un plaisir de rendre témoignage à la vérité, et d'avouer que dans leurs besoins ils vous ont vu quitter vos plus pressantes affaires, que vous repreniez ensuite aux dépens même de votre santé, pendant de longues veilles. Jugez de là si l'on est obligé

de

de faire des vœux pour une santé aussi précieuse que la vôtre, et si je ne dois pas être des premiers à le faire, puisque j'ai ressenti les plus puissans effets de votre protection. Au ciel ne plaise qu'après vous être ainsi redevable, je laisse passer cette nouvelle année sans vous témoigner la joie que j'ai de ce que vous la commencez en parfaite santé : et quoique je ne puisse me flatter que mes vœux soient efficaces, je les continuerai toute ma vie pour votre conservation, et ne cesserai jamais d'être,

Votre, etc.

Lettre de civilité pour le premier jour de l'an.

JE ne puis différer les occasions de vous rendre mes devoirs, et je croirois mal commencer l'année, si je ne vous donnois de nouvelles assurances de mon amitié, et si je ne vous demandois la continuation de la vôtre, dont je tâcherai de me rendre digne, par l'exactitude avec laquelle j'exécuterai vos ordres, dont je vous prie de m'honorer. S'il ne falloit que des vœux pour cela, je le disputerois à qui que ce fût, car je puis vous assurer qu'ils ne peuvent être remplis, quelque bonheur qu'il vous arrive, et qu'on ne peut être avec un dévouement plus parfait que je suis, Votre, etc.

Réponse.

Il n'y a rien de si flatteur pour moi que les témoignages d'amitié dont vous m'honorez. J'aurai, je vous assure, toute l'attention possible pour me conserver des sentimens si avantageux. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités dans cette nouvelle année, et dans celles qui la suivront : et je vous proteste que, dans quelque temps que ce soit, je serai toujours avec une considération parfaite,

Votre, etc.

Lettre d'un fils à son père le premier jour de l'an.

Mon très-cher et honoré père,

Je ne puis vous témoigner par des paroles combien je suis pénétré des bontés dont vous me comblez continuellement : il n'y a que mes sentimens qui puissent m'acquitter envers vous. J'ose vous dire, mon très-cher père, que vous ne me trouverez jamais indigne de votre amitié par cet endroit-là ; je tâcherai de vous en convaincre, en redoublant, s'il se peut, mon attention à prévenir tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction. Ce n'est point la nouvelle année, mon très-cher père, qui m'ex-

être à ce témoignage de reconnoissance ; il ne peut y avoir aucun changement, dans quelque temps que ce soit, parce qu'elle ne sauroit aller plus loin. Je profite seulement de cette occasion pour vous assurer que rien ne sera capable de me faire perdre des sentimens si justes. Il y va même tant de mon intérêt à faire des vœux pour vous, mon très-cher père, que je crains que vous ne confondiez dans les miens mon inclination avec mon devoir. Cependant je vous proteste que quand je demande au ciel de longs jours pour vous, ce n'est qu'afin de prolonger les prospérités dont j'espère qu'il vous comblera, et aux quelles je tâcherai de contribuer par une soumission parfaite, et par l'attachement respectueux avec lequel je serai toute ma vie,

Mon très-cher et honoré père,

Votre très-humble, etc.

Réponse.

Votre reconnoissance, mon fils, me récompense assez des soins que j'ai pris pour vous. J'espère que le plaisir qu'elle me causera, vous engagera à continuer. Vos souhaits l'ont emporté sur tous ceux qu'on a faits pour moi, parce que je me flatte que je les dois plus à vo-

tre cœur qu'à la coutume. Je vous assure que si j'en demande l'accomplisement au ciel, c'est pour votre propre intérêt, parce que je pourrai vous donner plus de marques de ma tendresse : comptez que vous l'aurez toujours toute entière, tant que vous répondrez aux bonnes intentions que j'ai pour vous, puisque je suis avec toute l'amitié possible,

Mon fils,

Votre bon père...

Lettre de conseil.

Je suis ravi que vous preniez soin de vous rendre tous les jours plus homme de bien. Continuez, je vous en supplie ; mais n'imitez pas ceux qui, par pure vanité, affectent dans leur façon de vivre un air extraordinaire. Fuyez tout ce qui conduit à cela, et n'aimez point à avoir un extérieur désagréable. Que le dehors, je vous en conjure, s'accommode à celui du peuple : mais que le dedans ne lui ressemble pas. Ne soyons ni splendides, ni vilains : faisons que notre vie soit meilleure ; sans être tout-à-fait différente de celle des autres hommes : car nous effaroucherions ceux que nous desirerions corriger, et nous ferions qu'ils ne voudroient nous imiter en rien, de peur d'être obligés à nous imiter en tout. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de civilité au commencement de l'année.

Je ne saurois voir l'année se renouveler, sans vous renouveler l'assurance de mes respects et de mes services. Si je ne craignois point de vous être importun, vous auriez de moi plus souvent de semblables assurances; mais ne pouvant être votre serviteur utilement, je me contente de l'être dans mon cœur, et d'y faire des vœux pour votre prospérité, et pour celle de votre famille. Ce sont des vœux qui partent de la passion que j'ai de vous assurer que je suis plus que personne du monde,

Votre, etc.

Lettre à un ami indisposé.

Je vous laissai avant hier dans un état qui me donne de l'inquiétude : je vous supplie de me faire savoir si vous avez été obligé de vous faire saigner, et comment va votre fluxion; mais ce dont je vous prie instamment, c'est d'avoir soin de votre santé, et de vous moins appliquer au travail; car ce même zèle qui vous porte avec tant de chaleur à faire de si bonnes œuvres, vous empêchera de les pouvoir continuer, si vous ne les réglez suivant vos forces. Je m'érige ici en faiseur de remontrances, assez con-

tre mon naturel ; mais c'est que je prends un très-grand intérêt à tout ce qui vous touche, et qu'on ne peut être plus que je le suis,

Votre, etc.

Pour donner des ordres ou commissions.

M. de..... à Amsterdam.

Paris, le 20 août 18

Je vois par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois, que le prix du poivre blanc hausse de jour en jour, parce que la compagnie en a très-peu pour la vente prochaine : si cela continue sans apparence de baisser, je vous prie de m'en acheter seulement dix balles, et de les charger incessamment pour Saint-Valéry, à l'adresse de ***. Vous pouvez assurer les trois-quarts de la valeur, et prendre votre remboursement de tout sur moi à deux usances. Ménagez, s'il vous plaît, mes intérêts en tout comme les vôtres, et me croyez sans réserve,

Votre, etc.

Avis d'un envoi de marchandises.

M..... à Hambourg.

Paris, le 25 août 18

Le 15 de ce mois fut le jour de ma dernière lettre, à laquelle je me remets. J'ai fait partir hier votre ballot de 30 livres de safran, à l'adresse de M... ci-jointe. Vous en ferez la lecture, montant à L. 4250-10 dont vous avez débit, et pour mon remboursement, je vous ai tiré ce jour 1760 R. de banque payables à deux usances à l'ordre de... à 30 pour cent de bénéfice, pour lesquels je vous ai crédité de L. 3676. Je vous recommande l'honneur de ma lettre, et suis, avec offre de services,

Votre, etc.

Billet pour prier un ami d'être son compère.

Vous m'avez dit cent fois que vous seriez charmé si vous pouviez contracter quelque alliance avec moi; s'il est vrai que cela vous fasse plaisir, je suis bien-aise de vous le procurer. M. C.... a si bien réussi dans ses souhaits pour un héritier, que son épouse vient de lui donner un fils, dont je suis priée d'être marraine. Il m'a laissé le choix d'un compère; si vous voulez me faire l'honneur d'être le mien,

vous aurez la bonté de venir me prendre à cinq heures. Je suis,

Votre, etc.

Billet à un ami, pour lui demander des fruits de son jardin.

Je ne sais si une personne qui écrit pour demander, fait beaucoup de plaisir ; au siècle où nous sommes, cela plaît à peu de gens ; mais connoissant, comme je fais, votre générosité, je prends la liberté de vous prier de m'envoyer des fruits de votre jardin ; de ces fruits autant renommés pour leur beauté et leur bonté, que les pommes d'or des Hespérides. Si ma santé me le permettoit, j'irois à l'imitation de Persée, endormir ce dragon surveillant qui ne voit qu'avec peine les libéralités que vous en faites, je vous dirois de près, avec beaucoup plus de joie que de loin, que je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Je m'estime très-heureux d'avoir en mon pouvoir quelque chose qui vous puisse faire plaisir; usez de tout ce que je possède comme de votre propre bien. Je vous envoie ce qu'il y a de plus mûr à présent ; j'aurai soin de ne vous en pas

laisser manquer ; il y a trop de gloire à vous obliger, pour ne pas prévenir vos souhaits. Je suis fâché que vous les borniez à si peu de chose, ma personne, ma vie et mes biens étant également à vous. Je suis très-mortifié que votre indisposition nous prive de tous les agrémens que nous attendions de votre présence ; faites en sorte de la vaincre, venez goûter cet air pur et admirer avec nous les belles pendeloques de nos arbres, je crois que votre santé s'y rétabliroit mieux qu'à Paris ; ce sont les vœux que je fais pour vous, étant avec le plus sincère attachement, Votre, etc.

Lettre de reconnoissance.

JE ne puis, sans une ingratitude extrême, différer plus long-temps à vous remercier des secours efficaces que vous m'avez procurés pour la conclusion de mes affaires ; je les ai terminées à ma plus grande satisfaction, ce que je n'aurois pu faire, si vous aviez eu moins de générosité et moins d'ardeur pour mes intérêts. Je ressens cette obligation comme je le dois. Je viens d'apprendre que vous seriez à Paris dans un mois : cette nouvelle me remplit de joie, faites-moi le plaisir de la confirmer, je vous offre ma maison ; je serai ravi de trouver cette occasion pour vous marquer ma re-

connoissance, et commencer à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois. Je vous ferai un détail fidèle de tout ce qui m'est arrivé, puisque vous avez assez de bonté pour vous intéresser dans ce qui touche une personne qui ne peut le mériter que par la sincérité avec laquelle je fais profession d'être,

Votre, etc.

Réponse.

Vous ne pouviez me donner une plus grande joie, qu'en m'apprenant que vos affaires sont finies, et que vous êtes content : j'y prends toute la part qu'un véritable ami doit y prendre ; j'en apprendrai le détail avec plaisir à notre entrevue : je serai à Paris dans quinze jours. Je vous suis très-obligé de l'offre gracieuse que vous me faites de votre maison, je l'accepte de tout mon cœur pour marque que je veux vivre avec vous avec franchise et liberté. Faites-moi l'honneur d'en user de même avec moi, qui veux être toute ma vie,

Votre, etc.

Reproche à un ami.

On m'a dit que vous étiez de retour de... dans une santé parfaite. Je m'étois flatté que je serois des premiers à qui vous feriez part du

succès de votre voyage. Sans doute que ces eaux ont fait sur vous, à mon égard, l'effet des eaux du fleuve Léthé, puisque vous ne vous êtes pas souvenu que de tous vos amis, je suis un de ceux qui s'intéressent le plus véritablement à tout ce qui vous regarde. Je ne pardonne cet oubli, qu'à condition que vous viendrez le réparer cet après-midi. En attendant ce plaisir, je suis,

Votre, etc.

Billet d'un ami sur la perte d'un procès.

Je viens d'apprendre, mon cher, avec une sensible douleur, la perte de votre procès. Ce coup est rude, mais combien plus le seroit-il pour un autre! Vous avez une indifférence, si grande pour tous les biens de la vie: que vous ne sentirez dans cette perte, que le chagrin de voir la justice mal administrée: vos neveux ne sont pas si philosophes. Pour moi, quelque plaisir que j'aie de vous imiter dans votre détachement pour toutes choses, je ne puis m'empêcher de me récrier contre vos juges. quelque part que je prenne dans ce qui vous touche, il ne m'est pas permis de vous le témoigner, puisqu'on m'apprend que vous êtes aussi tranquille que s'il ne vous étoit rien arrivé. Recevez toujours ma bonne volonté; en cas que

vous deveniez moins sévère, et soyez persuadé que je suis absolument, Votre, etc.

Réponse.

JE vous suis sensiblement obligé de prendre si généreusement part à ce qui me touche, la bonté avec laquelle vous le faites, adoucit toute l'amertume qui me reste de la perte que j'ai faite, et qui ne m'est sensible que part rapport à mes neveux; car, pour moi, je compte n'avoir rien perdu, puisque je possède toujours votre affection. Vous me donnez des louanges dont je suis confus, et que je voudrois en effet mériter pour être plus digne de votre amitié, qui me sera toujours fort précieuse. Faites naître, je vous prie, quelque occasion de vous marquer ma parfaite reconnoissanee, et vous verrez que je suis véritablement,

Votre, etc.

Lettre de plainte.

SI je ne vous honorois extrêmement, je me vengerois de votre oubli par mon silence; mais l'estime que je fais de votre personne, jointe à l'inclination que j'ai de vous servir, m'oblige à vous assurer que quand vous auriez oublié jusqu'à mon nom, je ne changerois jamais la

résolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

Votre, etc.

Réponse.

Vous m'obligez de si bonne grace en vous plaignant de moi, que je suis contraint de vous en faire des remerciemens au-lieu de reproches. Ce n'est pas que je n'aie beaucoup d'excuses légitimes pour autoriser mon silence ; mais l'intérêt que vous y prenez doit me le faire condamner, après vous avoir assuré que vous m'accuserez dorénavant d'importunité, plutôt que de paresse : je suis,

Votre, etc.

Lettre de conseil sur un mariage.

Comme je ne connois point d'affaire plus importante et plus sérieuse que le mariage, dès que j'ai appris que vous pensiez à ce sujet, et que vous songiez à... mon amitié m'a forcé de vous dire mon sentiment sur son chapitre : mais vous pouvez compter que ce sera avec ma sincérité ordinaire et sans prévention, car c'est le grand point pour bien juger. Je n'ai rien d'essentiel à reprocher à.... mais ce qui frappe le plus n'est pas toujours le plus à craindre. Vous vous applaudissez de sa naissance ; et moi je trouve qu'il est dangereux de prendre une femme

dont la grandeur soit supérieure à la nôtre. Les femmes sont naturellement impérieuses. Une génération de plus du côté de votre épouse, lui fera croire qu'elle sera en droit de commander... Elle a, dites-vous, de la beauté; mais qu'est-ce qu'une beauté qui n'est point soutenue de certaines manières qui nous annoncent une douce société ? D'ailleurs, la beautè est un bien si peu durable, qu'il ne doit être d'aucune considération pour un homme de bon sens. Seriez-vous touché du bien ? Il me semble que vous avez lieu d'être content de ce côté-là. Si vous vous retranchez sur l'es-l'esprit, vous me direz qu'avec de l'esprit on se corrige : désabusez-vous, mon cher; les femmes se contentent d'avoir de l'esprit, sans se mettre en peine d'en faire un bon usage. N... n'en est que trop persuadée. Je ne trouve rien de plus insupportable qu'une femme qui se croit un mérite au-dessus de son sexe : rien, à son avis, ne se doit faire que par ses conseils : si quelque chose manque, c'est toujours la faute de son mari, qui aura mal exécuté. Je préférerois un esprit médiocre, parce que cette médiocrité, rend une femme docile. Songez qu'on ne sauroit prendre trop de précautions pour ces sortes d'affaires, et qu'il n'y a point de situation plus terrible que celle de deux personnes liées pour tou-

jours, et dont les humeurs ne sympathisent point. Voilà mes réflexions ; faites les vôtres, et soyez persuadé que c'est le seul intérêt que je prends à votre tranquillité, qui me fait parler ainsi, puisque je suis,

Votre, etc.

Lettre de remerciement.

Je ne sais de quelle manière je dois vous remercier des graces dont vous m'avez comblé : je suis si peu éloquent, que je désespère d'y réussir. La bonté de votre caractère fait que vous allez au-devant de tout ce qui peut faire plaisir à vos amis : et si votre modestie ne m'imposoit silence, je ne me lasserois jamais d'en publier ma reconnoissance. Il me suffit toutefois de vous la représenter, me persuadant que le souvenir que vous en aurez suppléera au défaut de ma capacité, et qu'en considérant l'ardeur de mon zèle plutôt que la beauté de mon discours, vous vous contenterez, dans mon impuissance, que je vous assure de nouveau que je suis parfaitement,

Votre, etc.

Réponse.

Il faut avouer qu'il y a beaucoup plus d'honneur que de contentement à vous rendre service,

puisque vous en ôtez aussitôt la satisfaction par une prompte reconnoissance. L'excès de votre générosité m'embarrasse, n'étant pas d'humeur à souffrir qu'on me remercie de mes devoirs, ainsi je vous prie de changer de termes à mon égard, puisque je suis,

Votre, etc.

Autre réponse.

Je vous demande pardon, si j'ai été si long-temps à exécuter vos ordres ; ce n'est pas que je n'aie employé tous mes soins ; mais le succès étant entre les mains d'une puissance éttangère, je n'ai pu en venir à bout. Que mon retardement ne vous empêche pas, je vous prie, de me procurer de nouvelles occasions de vous rendre service, étant, comme je suis sans réserve,

Votre, etc.

Lettre de félicitation.

Les nouvelles de votre promotion à la charge que vous souhaitiez il y a long-temps, me rendent si content, que je ne saurois vous exprimer qu'une partie de la joie que j'en ressens. Je ne me mets point en peine de vous le persuader par un long discours : votre mérite et notre réciproque amitié, suppléant au défaut de

mon éloquence, vous le témoigneront beaucoup mieux que ma plume : elle seule vous sera ressouvenir maintenant que je suis toujours à mon ordinaire,

Votre, etc.

Réponse.

Puisque vous prenez part au bonheur qui m'est arrivé, il faut aussi que vous participiez à l'avantage du nouveau crédit que j'ai acquis : ainsi je vous prie de ne me pas épargner dans tout ce qui dépendra de moi, puisque je suis dans la plus grande impatience du monde de vous témoigner que je suis véritablement,

Votre, etc.

Autre lettre de félicitation.

Puisque vous ne doutez pas de l'amitié que je vous ai promise, il vous sera fort aisé de croire que j'ai été bien sensible aux nouvelles du bonheur qui vous est arrivé. Mais je vous dirai que comme votre mérite me l'a fait prévoir depuis long-temps, je n'ai pas été surpris au récit qu'on m'en a fait. Je vous en souhaite de plus grands encore, ne pouvant m'acquitter que par des vœux et par des prières de ce que je vous dois ; et dans l'impuissance où je me trou-

ve, je vous prie de croire que je suis véritablement,

Votre, etc.

Réponse.

Je ne vous remercie pas des nouvelles preuves que vous m'avez données de votre générosité, en vous réjouissant du bonheur qui m'est arrivé, parce que ce sont des actions qui vous sont si propres, qu'il vous sera toujours impossible de vivre d'une autre manière : ainsi je vous loue au-lieu de vous remercier, et je m'estimerois heureux de servir d'objet à vos vertueuses inclinations, dont j'aurois de la jalousie si elles n'étoient nées avec vous ; je m'en réserve donc la seule admiration, et suis,

Votre, etc.

Autre réponse.

Les nouvelles preuves que vous me donnez de votre amitié, en prenant part à ma bonne fortune, m'ont beaucoup plus satisfait qu'elle-même. Vous m'avez touché en un endroit si sensible, en mêlant mes intérêts avec les vôtres, que je ne perdrai jamais le souvenir de cette faveur. Je souhaiterois seulement que l'occasion s'offrît pour la mériter par mes services, puisque je suis et serai toute ma vie,

Votre, etc.

Lettre de félicitation à un nouveau marié.

N'Attendez pas que je vous félicite du bonheur de vos noces ; vous devez être persuadé de la part que j'y prends. Je m'en féliciterois plutôt moi-même, puisque je trouve ma satisfaction dans celle que vous ressentez. Il me suffit seulement de vous assurer dans la passion que j'ai de vous servir, que vos prospérités et vos malheurs feront toutes mes joies et mes tristesses, étant comme je suis,

Votre, etc.

Réponse.

J'Ai toujours cru que vous m'aimiez assez pour prendre part à ce qui me regarde. Ce sont des effets de votre générosité et de votre bon cœur, dont je vous suis extrêmement obligé. Mais je vous puis assurer que, dans le choix que j'ai fait d'une épouse, vous avez acquis une nouvelle amie, qui partage déjà avec moi la passion que j'ai d'être toute ma vie,

Votre, etc.

Lettre de... à... sur la mort de sa fille, qu'il devoit épouser.

Je ne puis exprimer toute la part que je prends à votre douleur, parce que je suis trop acca-

blé de la mienne. Je sais qu'un père aussi tendre que vous doit être inconsolable, en perdant une fille aussi parfaite que la vôtre ; mais je doute que vous puissiez sentir cette perte plus vivement que moi qui avois fondé le bonheur de ma vie sur l'union que vous aviez bien voulu nous promettre. Mes espérances s'évanouissent dans le moment que je me flattois de les voir accomplies. Je m'en faisois un double plaisir par rapport à moi-même, et parce que je me serois efforcé de contribuer à la satisfaction qu'elle vous auroit donnée, si la providence l'eût voulu laisser dans le monde ; mais elle nous l'a enlevée, pour lui donner sans doute une récompense proportionnée à ses vertus. Comptez que ce funeste événement ne changera rien dans mes sentimens pour vous, et que je ferai tous mes efforts pour vous faire connoître la considération parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Votre, etc.

Réponse.

Je ne puis vous marquer trop de reconnoissance pour les sentimens que vous me témoignez dans mon malheur. Je comptois sur cette chère fille pour le bonheur de ma vieillesse, et j'espérois l'affermir en m'alliant avec vous : mais le ciel ne m'a pas voulu laisser de si dou-

ces espérances. Je me flatte qu'il jetera les yeux jusque sur moi. J'en suis d'autant plus persuadé, qu'il me donne déjà la consolation de voir en vous des sentimens qui peuvent seuls soulager ma douleur. Conservez-les-moi, je vous en conjure, et comptez sur l'attachement sincère et inviolable, avec lequel je serai toute ma vie,

Votre, etc.

Lettre à un ami, sur les sentimens que l'on doit avoir dans la maladie.

Ce m'a été une joie tout-à-fait sensible d'apprendre de vos nouvelles par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; mais elle auauroit été plus grande, si j'avois vu le rétablissement de votre santé. Je ne puis croire que le ciel, après vous avoir long-temps exercé et tenu comme en suspens entre la mort et la vie, n'accorde enfin votre guérison aux prières de ceux qui la demandent ; car pour vous, je suis assuré qu'elle vous est fort indifférente, et qu'il seroit bien plus doux selon votre cœur de finir une carrière qui n'a rien d'agréable, et à laquelle vous n'êtes attaché que par la seule volonté du ciel : je suis aussi persuadé que vous la faites en ne refusant point ce que la charité vous présente, et que vous savez très-bien

concilier cet esprit de pénitence que vous avez toujours eu, avec ce que la condescendance vous oblige de recevoir de la part de vos amis, et que vous ne manquez pas de vous disposer à la mort, en usant des moyens que la divine providence vous offre pour la conservation de la vie. Je prie le ciel qu'il vous rende la santé, et qu'il nous donne encore la consolation de vous recevoir dans notre désert. Je suis,

Votre, etc.

Lettre sur l'usage qu'on doit faire des infirmités et des peines.

J'ai reçu votre lettre avec bien de la joie; mais elle seroit plus entière, si je vous savois dans une santé aussi parfaite que je vous la désire. Dieu nous visite par les infirmités du corps, quelquefois aussi pour nous punir en ce monde de mille fautes que nous commettons contre la fidélité que nous lui devons, afin que si nous recevons en celui-ci ses châtimens avec soumission et patience, il nous fasse dans l'autre une entière miséricorde. Vous savez aussi bien que moi que tous les mortels sont indispensablement obligés à souffrir : il n'y en a point qui n'aient des tribulations et des peines; mais ils ne les portent pas également :

ce qui fait la différence des élus et de ceux qui ne le sont pas, c'est que les uns endurent avec paix et soumission les ordres du ciel, et les autres avec répugnance et contradiction. Je ne doute point qu'étant aussi bien informé que vous le pouvez être de cette vérité, vous ne la pratiquiez fidèlement, et que vous n'adoriez la divine providence dans tout ce qu'il lui plaît de permettre qui vous arrive. Il ne faut espérer de paix dans ce monde que par cette voie toute pure. J'aurai l'honneur de vous voir lorsqu'il plaira au ciel. Cependant soyez persuadé que je réponds autant qu'il m'est possible à tous les sentimens que vous avez pour moi, et qu'on ne peut être avec plus de reconnoissance et d'estime que que je le suis,

Votre, etc.

Lettre de piété et de consolation.

Quelque grande que soit la soumission que vous avez aux volontés du ciel, je ne puis croire que la mort de votre fils, que je viens d'apprendre, n'ait fait sur vous des impressions de douleur très-vives. Comme je ne saurois me lasser de vous plaindre, lorsque je considère cette suite de maux et de disgraces différentes qui remplissent votre vie, je ne puis aussi m'empêcher d'admirer la miséricorde du ciel

qui vous prépare, par de continuelles privations des personnes qui vous sont les plus chères, à cet instant de bénédiction qui n'est connu que de lui seul, mais qui ne peut être éloigné, et qui doit essuyer vos larmes pour jamais, et finir ce que le monde appelle des malheurs, par une consolation constante, et qui ne sera plus sujette au changement et aux vicissitudes des choses périssables. Je suis persuadé que c'est dans ce sentiment et dans cette foi que vous avez reçu le coup que le ciel vient de vous porter, et que la tendresse que vous aviez pour votre fils, et le regret de le perdre, ne vous ont point empêché de le lui abandonner comme une victime, lorsqu'il vous a paru qu'il vous le demandoit, et de le lui offrir comme un sacrifice de louange. Votre partage est le partage des élus; le ciel est pour nous tel qu'il a été pour eux; et s'il exerce sur vous des jugemens si rigoureux, c'est afin que sa justice étant satisfaite, vous ne trouviez plus en lui, dans le moment de l'éternité, que de la miséricorde et de la clémence. Je suis,

Votre, etc.

Lettre pour demander pardon d'une faute commise.

Si la confession de ma faute peut en mériter la grâce, j'ose espérer de votre bonté plutôt

que

que de mon intention. Il est vrai que je ne vous ai pas rendu le respect que je devois, à l'action qui se passa hier au soir; mais ayant été surpris par la colère, sans avoir eu loisir de penser au lieu où j'étois, vous pouvez juger de ma foiblesse, après l'avoir condamnée moi-même. Vous savez que nos premiers mouvemens sont si précipités dans leur violence, qu'ils ne prennent loi que d'eux-mêmes, au mépris de la raison; ce qui vous doit faire considérer, dans la faute que j'ai commise, que la nature y a plus contribué que ma volonté; et que si je n'ai pu l'éviter, j'ai su au moins m'en repentir. C'est de quoi je vous assure, afin que les très-humbles prières que je vous fais de me pardonner, vous soient agréables. Je suis,

Votre, etc.

Autre lettre sur le même sujet.

J'AI trop bonne opinion de votre piété, pour douter de la grâce que je vous demande, touchant la faute que j'ai commise à votre égard; mon repentir doit vous servir de satisfaction, comme il me sert déjà de pénitence, vous faisant ressouvenir de la passion que j'ai toujours eue pour votre service, et de la profession que j'ai faite d'être toute ma vie,

Votre, etc.

Lettre gracieuse.

Est-il possible que vous ne puissiez endurer les louanges qu'on vous donne, et que vous n'ayiez pu vous y accoutumer, depuis le temps que vous en recevez de toutes parts? Vous êtes à plaindre d'être de cette humeur-là ; et si vous ne changez, vous n'avez qu'à vous préparer à bien souffrir. Pour moi, je vous admire trop pour ne pas vous déplaire en cela, autant que personne. Je vous demande pardon d'avance de tous les chagrins que je pourrai vous donner, quand je n'aurai pas la force de renfermer dans mon cœur, les sentimens de vénération que j'aurai pour vous toute ma vie, étant,

Votre, etc.

Lettre d.... à.... pour le prier de trouver un parti à sa fille.

Voici une occasion où j'ai besoin de toute votre amitié. Il s'agit de l'établissement de ma fille ; vous la connoissez aussi bien que moi, ainsi je ne vous dis rien d'elle : je m'en rapporterai entièrement à vous pour le choix d'un parti : vous savez ce qu'il lui faut, tant pour le caractère que pour la naissance et la fortune.

Je suis très-persuadé que rien ne manquera à son bonheur, si vous vous en mêlez. Je ne pourrai jamais vous donner des témoignages proportionnés à la satisfaction que vous me causerez ; mais votre amitié y suppléera, en attendant que je puisse vous convaincre par quelques services, de l'inviolable attachement avec lequel je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Vous me rendez, je vous assure, bien justice, par la commission dont vous m'honorez. Je suis engagé à m'en acquitter par des motifs trop pressans pour y rien négliger. Tout ce qui m'embarrasse, c'est de trouver une personne dont le mérite puisse égaler celui de votre fille. Je vous dirai cependant que je ne connois aujourd'hui que S... qui puisse lui convenir : vous connoissez sa naissance : sa probité est annoncée sur sa physionomie, qui est la plus heureuse du monde. Il a un caractère tout propre à faire le bonheur d'une aussi aimable personne que votre fille ; et cela, joint à une fortune brillante que son père lui a laissée, me paroît fort convenable. Je vous assure que ce seroit une satisfaction bien grande pour moi, si je pouvois contribuer à l'union de ces deux personnes, dont le bonheur ne peut manquer d'être

durable et réciproque. Soyez-en persuadé, je vous en conjure, aussi bien que de l'amitié parfaite avec laquelle je suis,

Votre, etc.

Lettre de recommandation à un ami pour un autre.

Votre mérite et votre condition vous rendent si considérable et si nécessaire, que vos amis sont toujours en état de vous importuner. C'est ce que je fais aujourd'hui pour ce jeune homme, porteur de la présente, vous suppliant de l'appuyer de votre crédit dans une affaire qui le touche, et dont il vous entretiendra. Je mettrai au nombre des obligations que je vous ai, celle qu'il vous aura, pour vous en témoigner en particulier le ressentiment qui m'en demeurera, et augmenter, s'il se peut, le respectueux attachement avec lequel je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Ce jeune homme en faveur duquel vous avez pris la peine de m'écrire, vous dira de bouche de quelle manière j'en ai usé. Si vous me jugez capable de vous rendre quelque autre service, où je puisse trouver plus de satisfaction, en y trouvant plus de difficulté, il ne tiendra

qu'à vous de m'en donner l'emploi, étant bien-aise de vous témoigner en tout temps, que je suis véritablement, Votre, etc.

Autre réponse sur le même sujet.

Ce m'est un grand bonheur d'avoir rencontré une petite occasion de vous servir, en faisant réussir à l'avantage de votre ami, l'affaire dont vous m'avez écrit : j'y ai employé également mes soins et toute mon industrie, sans perdre un moment de temps, afin de vous témoigner jusqu'à quel point j'estime l'honneur de vos commandemens, et que je suis,

Votre, etc.

Lettre de félicitation à un particulier.

Permettez-moi, s'il vous plaît, de vous féliciter sur le gain de votre procès. Je vous assure que vous ne sauriez en avoir plus de joie que moi, sur-tout étant bien assuré que votre bonheur ne vous fera point oublier vos amis. Pour moi, vous me trouverez dans quelque temps que ce soit, prêt à tout ce que vous m'ordonnerez, ce qui pourra vous convaincre de la sincérité avec laquelle je serai toute ma vie, Votre, etc.

Réponse.

Je vous remercie de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Je vous assure que rien n'est plus agréable que de se voir délivré de la crainte de perdre son bien. Je souhaite que vous ne soyez jamais dans cette peine, afin que rien ne trouble votre tranquillité. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de consolation à un autre particulier, sur la perte de son procès.

Comme je ne puis souffrir que l'on vous fasse aucun tort de quelque façon que ce soit, je regarde comme une injustice tout ce qui ne vous est point favorable. Jugez donc combien je suis sensible à la perte que vous venez de faire de votre procès, puisqu'il n'y a personne au monde qui prenne plus de part que moi dans tout ce qui vous appartient, étant avec tout le zèle possible,

Votre, etc.

Réponse.

Soyez assuré que je ne me serois jamais engagé dans le procès que je viens de perdre, si l'on m'avoit bien expliqué l'affaire avant que de l'entreprendre. Mais les réflexions sur le passé

ne nous guérissent point pour l'avenir : je me trouve assez dédommagé par l'intérêt que vous prenez à mon sort. Je voudrois de tout mon cœur trouver l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance, et de vous convaincre de l'attachement inviolable avec lequel je suis,

Le plus soumis, etc.

Lettre de... à un de ses amis. Il le prie de lui faire le portrait d'une personne qu'on lui propose en mariage.

Je m'aperçois que je m'ennuie d'être seul. On me parle de... si l'on dit vrai, c'est une très-bonne affaire. Comme vous la connoissez parfaitement, je ne saurois mieux faire que de m'en rapporter à vous pour m'en faire un portrait fidèle. Je vous demande un peu de promptitude, car mes sentimens sont difficiles à retenir sur ce chapitre, de même que lorsqu'il s'agit de vous convaincre de l'attachement parfait avec lequel je suis,

Votre, etc.

Reponse.

Pour répondre à l'impatience dans laquelle vous me paroissez être, je vous dirai qu'il est fort difficile de résister à... dont voici le portrait. Sa taille est médiocre, mais bien prise ; son air

libre, ses traits bien proportionnés ; ses yeux sont vifs et noirs, ses sourcils bien relevés ; elle a le nez bien fait, la bouche gracieuse et bien bordée, les dents bien rangées et extrêmement blanches, et tout cela est accompagné d'un embonpoint parfait. Elle a de la vanité, de la modestie et de la politesse autant qu'il en faut pour plaire, Enfin il n'y a point de cœur libre qui puisse tenir contre elle. Je ne doute point que la curiosité ne vous porte sur les ailes de l'Amour dans ce pays-ci. Je vous promets une entrevue dès que vous y serez arrivé : j'en ai, je vous assure, autant d'impatience que vous, pour avoir l'honneur de vous assurer de vive voix que je suis avec toute la sincérité possible,

Votre, etc.

Lettre pour demander le portrait d'un ami.

Je crois que vous aurez agréable la très-humble prière que je vous fais de me donner votre portrait, sachant que j'estime l'original plus que toutes choses du monde. Vous soulagerez donc, quand il vous plaira, mon impatience dans l'attente de cette faveur, vous assurant que je la mettrai au rang des plus grandes fortunes qui me pourroient arriver, étant,

Votre ; etc.

Réponse à la demande d'un portrait.

La prière que vous me faites de vous donner mon portrait, est si obligeante, que n'étant pas fâché que vous ayez souvent devant vos yeux l'image d'une personne qui vous honore extrêmement, vous me ferez la grace de le reçevoir, et d'être persuadé que je suis,

Votre, etc.

Lettre de raillerie.

Ne me faites pas tant de peur de votre capitaine ; je pense que je pourrai faire ma paix avec lui. Je n'ai qu'à lui dire qu'il se sert mieux d'une épée que d'une plume. Le sonnet qu'il me montra est plus méchant que celui du misantrope de Molière. Aussi, répondis-je à un de mes amis, comme parle Alceste ; je dis que je croyois le capitaine honnête homme et mau- mais poëte. Mais ne suffira-t-il pas pour le satisfaire, que je lui nomme plusieurs héros qui n'ont jamais fait des vers, et que je publie les belles actions qu'il dit avoir faites ? Vous jugez bien que c'est de lui que je les ai apprises ; je ne sais s'il vous les aura racontées de la même même façon. Vous m'en direz quelque chose à mon retour. Je ne pourrai cependant partir que

le mois prochain, et même je n'aurois quitté la campagne qu'à la fin de l'automne, si vous ne ne me rappeliez à Paris ; mais dès que vous ordonnez, il n'y a ni belle saison, ni mauvais temps qui me puisse empêcher de vous obéir, puisque je suis, mon cher, de tout mon cœur,

Votre, etc.

Lettre d'une veuve, pour faire savoir la mort de son mari.

CETTE lettre, toute funeste, ne vous parlera que de mort, en vous annonçant celle de mon mari. Pardonnez-moi si je ne vous en dis pas davantage, la plume me tombe des mains, mes larmes effacent ce que j'écris, et je suis la plus affligée personne du monde. Je suis,

Votre, etc.

Comme l'on doit prendre les soins nécessaires des choses temporelles, sans néanmoins s'y attacher.

JE ne puis vous dire autre chose sur ce que vous m'avez écrit, sinon qu'il est dans l'ordre du ciel qu'une personne chargée d'une famille, prenne les soins nécessaires pour la conservation des choses temporelles, mais il n'est jamais

permis de porter ces mêmes soins jusqu'au trouble et à l'inquiétude. L'Etre suprême nous le défend expressément, et déclare que cette conduite est toute païenne, et ne convient nullement à des Chrétiens, qui doivent mettre leur confiance en lui, et regarder en tout la disposition de sa providence. Il faut se mêler des affaires, et gouverner les biens périssables avec un grand détachement. S'il arrive des pertes, après avoir fait dans les règles de la justice et de la prudence, ce que l'on doit pour les éviter, il faut demeurer en paix ; et souvent le Ciel nous prive par une justice secrète, des choses que nous possédons ici-bas. Enfin il faut voir les biens de ce monde sans en être touchés, et tout prêts à en souffrir la privation sans peine et sans murmure. Je prie le ciel qu'il vous en dise davantage, et qu'il vous fasse bien comprendre qu'un cœur qui n'est pas vide de l'affection des choses créées, n'est pas digne qu'il le remplisse de son amour. Je suis,

Votre, etc.

Lettre à....

Avec quelles dispositions il faut recevoir les pertes qui arrivent en cette vie.

Je vous avoue que l'état auquel vous me faites l'honneur de me mander que vous vous trouvez, est quelque chose d'étrange, et qu'il est tout-à-fait difficile que vous n'en ressentiez beaucoup de douleur ; cependant, puisque vous êtes chrétienne, et que vous vivez dans la foi et l'attente des biens à venir, il faut que vous vous mettiez au-dessus des choses présentes, et que vous supportiez avec patience la privation de celles qui ne sont point éternelles. Il suffit, pour vous consoler, que la foi vous ait appris que ces sortes de pertes sont des gains effectifs ; que les voies les plus courtes et les plus assurées pour retourner au ciel, quand on a eu le malheur de s'en séparer, sont celles-là, et que rien ne vous peut marquer avec plus d'évidence l'application de sa miséricorde sur vous, que le soin qu'il prend de vous humilier lui-même, et de vous faire envisager toutes les extrêmités d'un état peut-être auquel vous n'eussiez pas eu le courage de penser, quelque envie que vous ayiez de faire pénitence. Celles que le ciel vous impose de son choix, ne sont

point suspectes, ni sujettes aux inconvéniens qui les rendent très souvent inutiles ; je veux dire cet amour-propre qui se rencontre partout, et qui d'ordinaire corompt la pureté et le mérite des actions les meilleures, et les plus saintes. La pénitence, qui n'est que la conformité de notre cœur à celui du ciel, demande une totale abnégation de nous-mêmes : elle ne consiste pas seulement à pleurer, mais à pleurer ce que le ciel veut que nous pleurions ; et si l'on y prend garde, nos inclinations naturelles n'ont guère moins de part à nos pénitences, qu'elles en ont eu aux déréglemens de notre vie ; on s'y recherche, on s'y trouve ; on s'y propose de certaines consolations qui sont toutes humaines ; et c'est ce qui fait qu'il y en a si peu de véritables au discernement du ciel, qui estime les choses par leur vérité, et non par leur apparence, ni par les noms que les hommes leur donnent. Enfin, vous cherchez depuis long-temps des moyens de plaire au ciel et de vous sanctifier, il vous en présente d'indubitables ; c'est à vous d'en faire un saint usage, et de recevoir la disgrace qu'il vous envoie, comme un calice de bénédiction, quelque amertume que vous y sentiez. Si vous avez la pensée de la sévérité de sa justice, vous n'aurez pas celle de vous plaindre, et vos peines vous paroîtront légères, toutes les fois que

vous les mettrez auprès de vos péchés ; et du moins elles ne sauroient être longues, puisque l'éternité est proche, et qu'il arrive souvent que le ciel, comme un bon père, essuie lui-même les larmes qu'il fait verser à ses élus. Nous le prierons qu'il vous donne toute la protection dont vous avez besoin, et qu'il règle tellement tous les mouvemens de votre cœur, qu'il ne lui en échappe pas un seul qui vous tire de cette entière dépendance, dans laquelle vous devez être à l'égard de ses volontés. Faites-moi la grâce de croire que l'on ne sauroit être avec plus de vérité et de respect que je suis,

Vôtre, etc.

Lettre à....

Sur le peu de cas que l'on doit faire des fortunes de ce monde.

J'avois résolu de n'écrire à qui que ce fût, de ma vie, pour des prospérités temporelles, étant persuadé comme je suis, que le monde n'a rien d'assez grand pour faire naître un seul désir, ni causer un instant de joie dans le cœur de ceux qui vivent dans la foi et dans l'attente des choses éternelles. Cependant, quoique je n'aie point changé de sentiment, j'ai été contraint de changer de conduite, ayant

appris la disposition de la divine Providence sur la personne de votre fils ; et je vous avoue qu'il y a long-temps qu'il ne s'est rien passé qui m'ait touché d'une manière plus sensible. Je vous le déclare d'autant plus volontiers, que je suis assuré de m'être rencontré dans la plupart de vos pensées, n'ayant eu en cela ni vues, ni considérations humaines, et n'y ayant rien regardé que ce que le détachement dans lequel le ciel veut que je sois, ne m'a point défendu de voir et de ressentir. J'ai toujours plaint ceux de mes amis que j'ai vus dans les engagemens du monde ; j'en ai considéré pour eux les biens et les fortunes, comme des piéges ; mais j'ai reconnu de tout temps dans votre fils une vertu si solide, tant de sagesse et de modération, qu'il y a tout sujet d'espérer que ce qui est aux autres un écueil presque inévitable, aura pour lui des suites de bénédiction. Quelque part que j'y prenne, je ne lui en dirai rien, et je me contenterai de demander au ciel qu'il lui donne tout le secours qui lui est nécessaire. Pour vous, je vous supplie de croire que l'on ne sauroit entrer plus avant ni avec plus de sensibilité que je fais, dans tout ce qui vous touche ; et je ne puis me lasser d'admirer la bonté du ciel, qui semble vous avoir conduit dans un âge si avancé, pour vous donner la consolation de voir presque dans un même temps

des avantages si considérables en toute manière, et l'établissement de votre maison. Le ciel accorde quelquefois ces sortes de faveurs à la fidélité de ceux qui le servent. Vous êtes sans doute de ce nombre, et je ne doute point qu'en cela même il ne vous ait paru bien des raisons de vous unir encore plus étroitement à son service, en vous détachant de plus en plus des choses dont il faut vous séparer un jour. Je prie le ciel qu'il vous comble de gloire en l'autre vie, après vous avoir rempli de graces et de bénédictions en celle-ci. Je suis,

Votre, etc.

A une jeune veuve, sur la mort de son fils unique.

S'il y a douleur raisonnable au monde, c'est sans doute la vôtre. Après avoir perdu un époux que vous aimiez autant qu'il le méritoit, le ciel vous enlève encore le seul gage qu'il vous avoit laissé de son amour. Ce cher enfant faisoit toute votre consolation; vous voyiez, vous embrassiez en lui une image vivante de votre époux: outre qu'il en avoit les traits, on remarquoit déjà qu'il avoit hérité de son esprit et de ses dignes inclinations; enfin on avoit lieu d'espérer qu'il lui ressembleroit un jour parfaitement, et qu'il feroit revivre son nom avec éclat; mais toutes ces espérances sont évanouies, et le

ciel l'a appelé à un état plus heureux. Vous lui destiniez des emplois considérables dans le monde, mais le ciel lui destinoit une couronne immortelle, une félicité inaltérable. Quelle consolation pour vous, si vous ouvrez les yeux de la foi, que votre fils, comme une tendre fleur qui vient d'éclore, vous ait été ravi dans ses jeunes ans ! Il ne connoîtra point la corruption du siècle ; et les belles inclinations qu'il avoit apportées en naissant, ne courront aucun risque d'en être infectées. J'avoue que de tels sentimens n'entrent pas volontiers dans le cœur d'une tendre mère ; votre douleur est encore trop vive, pour pouvoir écouter sitôt la voix de la raison. Mais je vous conjure de ne pas vous y abandonner avec excès, et de vous souvenir que les Chrétiens ont l'avantage de pouvoir mériter dans ce qu'ils ne peuvent éviter. Puisque la perte de votre fils est irréparable, et que vos larmes ne vous le rendront pas, faites un généreux sacrifice au ciel. Recevez cette disgrace comme une faveur et une occasion qu'il vous présente de lui témoigner votre soumission. Votre sacrifice lui sera d'autant plus agréable, que la victime vous est plus chère. Soyez persuadée que j'entre plus que personne dans votre peine, et que je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Il faut que la perte que je viens de faire, me soit aussi sensible qu'elle l'est, pour que votre lettre ne m'ait pas consolée. Je reconnois la vérité de tout ce que vous me dites ; je sais que ma douleur est inutile, et que je devrois rendre ce sacrifice volontaire par une résignation entière à la volonté du ciel ; mais la nature l'emporte sur la raison. Dans l'état où je suis, je ne puis que répandre des larmes : hélas ! quelle consolation me reste-t-il au monde ? J'ai perdu tout ce que j'y avois de plus cher, et il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à ma tristesse. Je ne puis vous en dire davantage, et la plume me tombe des mains. Ne m'abandonnez pas ; j'espère plus en vos sages conseils qu'en tout le reste : priez le ciel qu'il me donne la force de porter tant de croix, et soyez persuadé que je suis,

Votre, etc.

Lettre sur les agrémens que l'on trouve à la campagne.

Je ne pouvois souhaiter un temps plus agréable que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu ; et je ne crois pas qu'on puisse

goûter plus sensiblement que moi le plaisir de l'automne. J'aime durant cette belle saison, à considérer ce qui se passe dans le ciel. Un beau jour, une douce nuit me charment, et principalement lorsque je le puis dire à des personnes qui me sont chères. Cependant vous me plaignez aussitôt que je m'éloigne de Paris, et vous pensez que par-tout ailleurs les honnêtes gens sont à faire pitié. Mais je vous plains à mon tour de ne soupirer qu'après la fortune. Pour moi, je suis touché de tout ce qui plaît aux personnes de bon sens ; mais j'aime à changer de vie et d'objets. Il me suffit d'avoir été trois mois à Paris, pour désirer la campagne. Aussi, lorsque j'ai rêvé quelque temps dans les bois, je suis bien-aise de revoir Paris et ceux que j'estime. Je ne sais si vous êtes de mon sentiment, mais la diversité des choses délasse, et un peu d'absence ranime l'amour, et renouvelle l'amitié. Je suis,

Votre, etc.

Lettre d'amitié et de reconnoissance.

Vous auriez grande raison de vous plaindre de ma négligence à vous rendre réponse, après la déclaration que vous m'aviez faite dans votre dernière lettre, que vous m'aimiez. Il est vrai que vous m'avez donné de la vanité de votre

amitié, et je ne devois pas être négligent à vous le dire. Vous me rendez un peu de justice de m'aimer ; car personne ne vous estime tant, ni avec une plus grande connoissance de cause, que moi. Je connois tout ce qu'il y a de mérite moderne dans l'état ; j'ai commercé avec tous ceux qui se mêlent d'écrire ; il n'y en a point à qui je ne vous préfère, et c'est avec la plus grande sincérité du monde que je vous en assure. Mon indisposition m'empêche de vous envoyer mes réflexions, car je ne suis pas assez bien pour m'appliquer à les arranger ; ce sera pour une autre fois, s'il vous plaît. J'ai eu de grandes conférences avec de S.... sur le dessein que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires : elle doit vous avoir mandé nos pensées ; s'il vous venoit dans l'esprit quelque expédient où nous puissions quelque chose, mandez-le-nous. Je crois que vous pourriez réussir à écrire de temps en temps à de.., du besoin que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires. Je suis avec mon respect ordinaire,

Votre, etc.

Réponse.

J'ai bien du chagrin d'être long-temps sans recevoir de vos lettres ; mais c'est encore plus pour la raison qui vous empêche de m'écrire,

que pour le plaisir que je n'ai pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fussiez toujours en bonne santé, car je n'aime pas que mes amis souffrent. Au reste, vous n'avez pas sujet de me craindre quand vous m'écrivez ; ce n'est pas parce que je suis indulgent, c'est parce qu'il vous est aisé de bien écrire. Je vous avoue que je suis un peu juste et délicat, mais vous l'êtes aussi ; et pour écrire des lettres familières, il ne faut qu'être naturel. N. de.... m'a mandé vos conversations sur mes affaires. J'ai écrit et je lui ai envoyé la copie de ma lettre. Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continue de demander au Ciel qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira, qu'il donne un heureux succès aux pas que je fais pour mon retour, s'il y va de sa gloire et de mon salut, sinon qu'il m'empêche de retourner à la ville. Si je savois quelque chose de plus résigné, je le dirois. Je suis,

Votre, etc.

Lettre sur le même sujet.

Qu'il est mal-aisé d'être humble, et de recevoir des louanges de votre part ! Cependant pour vous faire voir que je ne le suis pas, je je ne vous rendrai point louanges pour louanges, tant je me défie de mon éloquence, dont

les traits ne font que blanchir devant la vôtre. Je me hâte donc, pour tout remercîment, de vous dire, que je suis, autant qu'on le peut être,

Votre, etc

Lettre de reconnoissance à un protecteur, le premier jour de l'an.

Je suis trop pénétré de reconnoissance, pour ne pas employer les premiers momens de cette nouvelle année à vous en donner des témoignages. Je voudrois le faire plus essentiellement que par des paroles ; mais vos bontés pour moi ont été si loin, que mon intention ne peut être remplie sur ce chapitre. Cependant je vous supplie de m'honorer souvent de vos ordres, afin que je puisse par mon empressement et par mon exactitude, me rendre digne de la continuation de votre bienveillance. J'oserois m'en flatter, si les vœux pouvoient m'en rendre digne, demandant continuellement au ciel qu'il vous comble d'autant de bénédictions que vous en méritez, et en vous priant de croire qu'on ne peut être avec plus de reconnoissance et de respect que je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Si je puis contribuer à votre bonheur, c'en est un véritable pour moi ; car je vous assure que j'ai une extrême envie de vous donner des preuves de ma bienveillance, et de l'intérêt particulier que je prends dans tout ce qui vous regarde, puisque je suis sincèrement,

Votre, etc.

Lettre pour une demande de mariage.

Monsieur,

Ayant eu l'honneur de me rencontrer avec votre demoiselle, dans une maison où je vais quelquefois, j'ai conçu pour elle la plus haute estime ; et cependant je ne la vis qu'un instant ; mais cet instant a suffi pour me la faire aimer. Oui, monsieur, j'aime, j'estime votre demoiselle au-delà de toute expression, et mon plus grand désir est de lui plaire ; mais ne portez sur moi aucun jugement défavorable, croyez que l'honneur est mon guide, que je ne m'écarterai jamais de la route qu'il a tracée. C'est dans cette vue-là, monsieur, que je vous demande la permission de vous faire de fréquentes visites, autant pour vous mettre à même de jujuger de la pureté de mes intentions, que pour

travailler à me rendre digne de celle que j'aime plus que ma vie, et de celui que je voudrois déja nommer mon père. C'est avec ces sentimens que je suis,

Votre, etc.

Réponse du père à l'amant.

MONSIEUR,

Si vos intentions sont aussi pures que vous l'annoncez, je vous autorise à venir chez moi; je vous préviens cependant que mes intentions ne sont point d'influencer le goût de ma fille en aucune manière; mais si vous vous convenez mutuellement, si votre conduite est aussi régulière et aussi honnête que vous le promettez par votre lettre, je ne mettrai aucun obstacle à votre union, et je me ferai un vrai plaisir d'avoir un galant-homme pour gendre. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de condoléance à un ami.

IL paroît, mon ami, que le malheur qui vient de t'arriver t'afflige grandement; j'en suis moi-même au désespoir. Si sentir et s'affliger des malheurs de celui qui en est personnellement victime, étoit capable d'en diminuer la charge;

ge, sans doute tu sentirois alléger celle qui t'accable ; car personne plus que moi ne peut être sensible à l'événement fâcheux dont tu es victime. Vois-tu, mon ami, comme hommes, notre loi est de souffrir ; ainsi, beaucoup de patience ; cependant, si nous avions assez de raison, nous nous trouverions toujours au-dessus des événemens. Mais l'auteur de nos jours à voulu que nous soyions foibles et sensibles ; suivons donc son immuable volonté. Cherche pourtant à te distraire de ton ennui, sans trop lutter contre, car ce seroit le moyen de l'aggraver davantage. Entretiens souvent tes vrais amis de la cause de ton chagrin, tu parviendras à l'user plus vîte ; sur-tout ne m'épargne pas à ce sujet, et le temps fera le reste. Je suis, etc.

Lettre à une personne qu'on regarde comme au-dessus de soi, et de qui on est protégé.

JE viens rappeler à votre souvenir que lorsque je vous fis ma visite d'adieu, vous me permîtes de vous écrire. Comme une faveur accordée enhardit à en demander une seconde, et qu'il tient à mon repos moral de savoir si le voyage et le changement d'air n'ont point influé sur votre santé, et si vous vous trouvez bien dans la ville où vous êtes maintenant, je vous prie d'avoir la bonté de satisfaire au besoin de mon

cœur, en m'adressant une lettre dans laquelle vous voudrez bien me donner tous ces détails.

Veuillez aussi me continuer votre estime et amitié, dont vous m'avez déjà donné tant de preuves, et croire à la reconnoissance comme au plus sincère attachement de,

Votre, etc.

Bouquet d'un enfant à sa mère.

Ce n'est point vous offrant des fleurs,
Que je veux peindre ma tendresse,
De leur parfum, de leurs couleurs,
En peu d'instans le charme cesse.
La rose naît en un moment,
En un moment elle est flétrie;
Mais ce que pour vous mon cœur sent
Ne finira qu'avec ma vie.

Modèle de lettre de change seule, reçue pour valeur comptant.

A huit jours de vue il vous plaira payer, par cette seule de change, à Monsieur Julien, de votre ville, ou à son ordre, la somme de cinq cents francs, valeur reçue dudit en deniers ou marchandises, que je passerai à compte, comme par avis de votre serviteur, etc.

Autre lettre pour marchandise reçue.

Au premier jour de juillet prochain, il vous plaira payer par cette seconde lettre de change, n'ayant payé ma première, à Monsieur Ferriol, marchand de cette ville, ou à son ordre, la somme de cinq cents francs pour valeur reçue de lui en marchandise qu'il m'a vendue, que je passerai à compte audit Julien, comme par avis de votre serviteur, etc.

Lettre de piété.

L'état où je suis me fait voir qu'il n'y a rien de stable dans le monde, et qu'il ne faut compter que sur la bonté et la miséricorde du Seigneur : c'est à quoi il faut que je songe préférablement à toutes choses. Quelque certitude que j'eusse que la jeunesse n'étoit point garante de la durée de notre vie, je ne pensois pas être si près de ma dernière heure. La mort, cette insatiable, qui moissonne tout sans distinction d'âge, de sexe, de condition, est près de trancher le cours de mes jours : si vous êtes sensible à notre amitié passée, je vous demande des prières en reconnoissance. Je vous prie de ne me point voir dans l'extrémité où je suis, ne souhaitant autre chose que d'employer le

peu de temps qui me reste à me préparer à un si rude passage. Recevez cet adieu comme la plus grande marque de tendresse que je puisse vous donner dans un temps où je vois ma mort présente à mes yeux. Priez Dieu qu'il me fasse miséricorde. Je suis, Votre, etc.

---

*Lettre de monsieur *** à monsieur *** contre l'oisiveté.*

PErmettez-moi de vous faire part des maximes d'un livre Espagnol, dont on fait par-tout une estime particulière. C'est proprement un recueil de préceptes très-utiles pour la conduite des personnes qui vivent dans le grand monde, et qui possèdent comme vous une charge considérable à la cour. Il prouve sur-tout que l'oisiveté est l'un des vices que l'on doit principalement éviter. Suivant l'auteur, ce vice est l'ennemi déclaré non-seulement de la vertu, mais de la vie. Un homme oisif, dit-il, ressemble plus à une statue qu'à un homme vivant. Il vaut mieux s'occuper de choses peu utiles, que de ne rien faire du tout. La vie est courte. On n'a point de temps à perdre, quand on veut s'instruire des devoirs de son état. Un philosophe disoit que les dieux donnent des biens aux hommes à proportion qu'ils s'en rendent dignes, et qu'ils les mesurent sur leur travail. Entre tous les animaux, Platon

prise extrêmement l'abeille, et lui donne de grandes louanges à cause de sa vigilance. Il dit que, selon les sentimens de Pithagore, quand un homme laborieux et industrieux cesse de vivre, son ame passe dans le corps de ce petit animal ennemi déclaré de l'oisiveté. Je suis persuadé, monsieur, que ces réflexions seront de votre goût, car vous êtes l'homme du monde le plus vigilant et le plus attentif à remplir tous vos devoirs. C'est ce qui m'oblige à vous les présenter, pour avoir occasion de vous assurer de l'attachement avec lequel je suis, Votre, etc.

---

*Lettre de monsieur de **, à monsieur de **, pour lui annoncer le mariage de sa fille.*

Vous apprendrez, monsieur, avec plaisir que ma fille vient d'épouser monsieur de... ; et vous vous intéressez trop à notre bonheur, pour ne pas approuver cette union. Il n'a manqué que vous à la noce. Notre joie seroit imparfaite, si nous ne la partagions avec vous, monsieur, dont nous aimons le caractère et respectons le suffrage. Je suis,

Votre, etc.

---

*Lettre de monsieur de **, à M **. pour lui annoncer le mariage de sa fille.*

J'ai l'honneur de vous annoncer, monsieur, et très-cher cousin, que je viens d'arrêter le ma-

riage de ma fille cadette avec M. de... Le caractère du jeune homme, sa sagesse qui est au-dessus de son âge, et son bon esprit, me font espèrer que cette union sera heureuse. Nous serons encore plus flattés du choix que nous avons fait, si vous daignez y applaudir. Je suis,

Votre, etc.

---

*Lettre enjouée de monsieur de *** à madame de M.*

J'AI, madame, une extrême passion de vous aller voir dans votre belle maison de campagne, mais les pluies continuelles qu'il fait s'y opposent et me retiennent ici :

Où beaucoup de monde m'assure
Qu'il fait plus beau cent fois,
Quand le mauvais temps dure,
Que dans vos près et dans vos bois.

Ce dernier mois a été si déréglé, que des gens aussi superstitieux que vous en connoissez, se laisseroient facilement persuader que quelques constellations favorables à nosseigneurs du parlement en sont la cause et diroient :

Peut-être que l'été prétend
De ne faire ses diligences,
Pour donner à chacun le plaisir qu'il attend,
Que quand on aura les vacances.

Mais, madame, cela ne m'accommoderoit pas; je ne pourrois jouir de ce beau temps

sans chagrin. Tous ces messieurs partiront en foule de Paris, pour n'en perdre aucun moment. Vous en aurez plusieurs dans votre voisinage qui voudront en profiter ; et si je sortois d'ici dans le même temps, je vous trouverois assiégée d'une partie de ces graves magistrats qui savent si bien se défaire de leurs habits longs, et paroître avec des cravates aussi cavaliers que nous :

Ainsi, soit aux champs, soit en ville,
Le soin que je prendrois seroit fort inutile.

C'est pourquoi, Madame,

Je crois qu'il vaut mieux que j'attende
Que l'âpre saison des frimats
Les ramène où je les demande.
Le mauvais temps que tout le monde craint,
Ne peut faire la guerre
Aux fleurs de votre teint,
Comme aux fleurs de votre parterre.

Vous vous connoissez trop bien en musique, pour n'être pas contente de l'air nouveau que je vous envoie. Il est d'un fort savant homme, estimé de tout le monde. Je suis,

Votre, ect.

Lettre de monsieur le comte de F... à monsieur le marquis de... sur la question proposée : Quelle est la science la plus utile à une personne de condition.

On ne peut douter que la science ne soit l'un des plus grands ornemens de l'ame ; il n'y a point de parure qui embellisse le corps plus que la science embellit l'esprit. Mais il faut savoir distinguer les sciences utiles, de celles dont on ne peut retirer aucun avantage. Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce, a composé, dit-on, un gros livre sur la meule de moulin. Favorin en a fait un autre à la louange de la fièvre quarte. Lucien a fait très-éloquemment l'éloge de la mouche. C'est perdre le temps à des choses inutiles, et abuser de la patience et du loisir des lecteurs. Il y a des choses qu'il est dangereux de savoir. Je mets en ce rang une connoissance trop curieuse des généalogies. Certaines gens ne s'appliquent qu'à remarquer ce qu'il y a de plus désavantageux et de plus honteux dans chaque famille. Il vaut beaucoup mieux ignorer les défauts d'autrui, que de s'en instruire pour le décrier. Ceux qui se chargent la mémoire de pareilles choses, sont regardés comme ennemis de l'empire, et comme des pestes de la société. Un courtisan doit s'appliquer entr'autres

choses à bien apprendre sa langue naturelle, pour s'exprimer avec politesse et avec grâce. On a beau être savant, on ne donnera pas une haute idée de soi ni de sa science, si l'on parle d'une manière impolie et grossière. Après notre langue naturelle, la langue latine mérite les premiers soins d'un honnête homme. Les Romains appeloient barbares toutes les nations qui ignoroient la langue de Rome. La connoissance de l'histoire est un chemin facile et agréable pour se rendre habile en peu de temps. On y trouve des exemples de vertu dans les gens de bien, et des vices dans les méchans, différentes révolutions de la vie humaine, et les renversemens inopinés des empires : les malheurs d'autrui nous apprennent à nous précautionner, pour ne pas tomber en de pareilles infortunes. Je sais, monsieur, par expérience le goût que vous avez pour l'histoire ; et combien vous y êtes habile. Je croirois perdre mon temps si je vous en parlois plus au long. Je suis,

Votre, etc.

---

*Lettre de monsieur le marquis de *** au duc de S. S...., sur l'astrologie judiciaire.*

Les personnes de qualité et les gens de cour ne sont pour l'ordinaire que trop curieux des secrets de l'astrologie judiciaire, quoique tou-

tes ses promesses soient vaines, et que ce ne soit qu'un art chimérique et purement superstitieux. L'objet de cette science, s'il est permis de l'appeler de ce nom, est de prévoir les événemens futurs, de lire dans le livre du ciel, dans les caractères des astres et des planètes, ce que la volonté humaine doit exécuter dans les temps les plus reculés de l'avenir; si le roi d'une telle monarchie aura des successeurs, ou s'il mourra sans laisser des héritiers. Les pères de l'église, les théologiens, les philosophes, toutes les personnes bien sensées, condamnent l'astrologie judiciaire comme une pure superstition. La connoissance de l'avenir est uniquement résesvée à Dieu, et à ceux auxquels il veut bien la révéler. Il change comme il lui plaît les influences des astres et des constellations. Les personnes raisonnables traitent d'insensés tous ceux qui se vantent d'avoir la clef de ces chiffres mystérieux, dont le Seigneur a caché la connoissance à tous les hommes. Quelque habile que soit un astrologue, il en sait toujours beaucoup moins que les démons, qui ne sauroient prévoir surement l'avenir par les aspects et les combinaisons des astres. En effet, si le diable eût pu deviner que son empire alloit être détruit par la mort de Jesus-Christ, auroit-il animé les Juifs à le sacrifier? Le démon, quelque habile qu'il soit, ne connoît pas même aujourd'hui ce qui doit

arriver demain. Les anges, non plus que les démons, ne connoissent point les effets qui dépendent de la liberté des hommes, si ce n'est par une révélation expresse de Dieu. Il faut donc que les astrologues, qui se vantent de prédire les événemens futurs, se croient plus habiles que les démons et que les anges. Je suis.

Votre, etc.

Lettre du même, qui réfute les faux principes de l'astrologie judiciaire.

Ce qui me paroît encore le plus incroyable et le plus merveilleux, c'est que non-seulement les sept planètes influent sur la destinée, mais aussi que les mille vingt-deux étoiles que nous connoissons, puissent, selon le sentiment des astrologues, nous procurer du bien ou du mal, nous porter au vice ou à la vertu. Un astrologue, quelque habile qu'il puisse être, pourroit-il deviner qu'une telle étoile tempère les fureurs de Mars, et favorise les bénignes influences de Vénus? Un homme qui diroit sérieusement qu'il connoît les convenances entre les étoiles fixes et les planètes, seroit regardé comme un charlatan ou comme un fou. Les personnes raisonnables et les savans écoutent avec mépris et indignation ce que disent les astrologues, des effets surprenans que font un petit nombre d'as-

tres sur la liberté des hommes. On pourroit dire avec bien plus de raison qu'une chandelle allumée, ou d'autres corps qui sont auprès de nous, ont plus de force sur notre tempérament, que les étoiles qui sont si éloignées de notre tourbillon. La différente destinée de deux jumeaux qui naissent en même-temps, et sous le même signe, détruit encore les principes des astrologues. Quelle inégalité ne voit-on pas dans leur tempéramment, leurs inclinations, leurs manière de vivre, leur fortune, leurs emplois ? La différente position du ciel, qui change dans un clin d'œil, suffit pour changer le systême de leur nativité. Il faut donc que les astrologues, pour bien établir ce systême, connoissent précisément le changement subit qu'un mouvement presqu'imperceptible peut faire dans la révolution des astres et des planètes. Il faut ajouter que dans le même temps, dans toutes sortes de pays, une infinité d'enfans sont conçus et naissent sous les mêmes signes, et sous la même position du ciel ; cependant qu'elle variation ne remarque-t-on pas dans leurs destinées ? Dans le même jour et au même moment qu'un prince et le fils d'un roi viennent au monde, une infinité de malheureux, d'esclaves, de pauvres, naissent par toute la terre. Le jour qu'Alexandre le grand et Aristote sont nés, combien d'hommes sans courage et sans esprit sont venus

au monde ! Les astrologues répondront peut-être que la destinée des hommes ne dépend pas uniquement des causes universelles, mais qu'elle dépend des causes particulières ; cela est vrai : mais pour éviter une difficulté ils s'embarrassent dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, car si la vérité ou la sureté de leurs prédictions dépend de la connoissance des causes particulières, comme ce détail est infini et incompréhensible, aussi-bien que la connoissance exacte des influences des étoiles, il est impossible que les astrologues se tirent de ces embarras. Je crois, monsieur, que toutes ces raisons sont autant de démonstrations qui prouvent invinciblement la fausseté et la vanité de l'astrologie judiciaire. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de monsieur le comte de Bras... à un jeune seigneur de ses amis, sur les désordres de l'amour profane.

La maxime qui condamne l'amour, trouve peu de sectateurs ; cependant il n'y en a point de plus véritable. Un homme asservi sous la domination des femmes, ne peut compter sur aucune vertu. De tous les vices, l'amour est le plus redoutable, à cause de sa tyrannie qu'il étend sur toutes les puissances de l'ame, sans

qu'elle sente son esclavage, ou qu'elle s'en aperçoive : il semble même qu'elle s'applaudisse de sa servitude : elle se livre absolument au plaisir, et par conséquent elle n'est guère capable de s'appliquer à des emplois sérieux, dès que l'amour des plaisirs sensuels règne impérieusement dans un cœur. L'amour et les caresses des femmes avilissent les hommes, et leur inspirent des sentimens effeminés par l'habitude des plaisirs qu'elles leur procurent, et qui remplissent leur esprit d'épaisses ténèbres. En effet, les délices outrées. rendent certaines gens tout hébétés : leur sens et leur esprit s'appesantissent et demeurent comme ensevelis dans la sensualité. Gallien, prince de la médecine, disoit que les excès en cette matière abrutissent l'entendement, et le rendent incapable de ses plus belles fonctions, comme de certaines drogues qui ont la force d'engourdir les membres du corps, et de les rendre absolument inutiles. Une jeunesse abandonnée à cette passion, devient indocile et incapable de profiter des instructions et des bons conseils qu'on lui donne. L'amour est comme un poids qui entraîne toujours l'ame du même côté : la mémoire et la volonté sont toujours occupées de ce que l'on aime : les idées de l'entenment en sont remplies : et le cœur comme entraîné par ce poids, ne peut former d'autres désirs, ni se détacher de l'objet de son amour.

Voilà, monsieur, de quoi occuper vos réflexions. Je me flatte d'avance que vous ferez un bon usage des avis que je prends la liberté de vous donner, puisque je suis,

Votre, etc.

Lettre du même. Continuation sur le même sujet.

On sait assez par expérience, que les gens de votre âge, quand l'amour les gouverne, ne se règlent point par les lois de la prudence : ils découvrent leurs secrets avec beaucoup d'indiscrétion et de légéreté : ils ne se conduisent que selon le caprice et la fantaisie des femmes dont ils dépendent, et dont ils sont, pour ainsi dire, les idolâtres et les esclaves. L'expérience que les Athéniens avoient de tous ces désordres, les engagea à faire une loi qui défendoit l'entrée des charges de l'état aux personnes impudiques, quand leurs vices étoient publics, parce qu'ils les regardoient comme des gens sans honneur. Accoutumez-vous de bonne heure, monsieur, à vous tenir en garde et à vous précautionner contre ce vice. Entre les avis les plus importans que donne Salomon à un jeune homme pour l'instruire, il ajoute ces belles paroles : » Mon » fils, donnez-vous de garde des tromperies et » des enchantemens d'une femme : ses paroles » paroissent aussi douces qu'un rayon de miel,

» mais elles sont plus dangereuses que le fiel et » le poison. « Il est bien difficile, je l'avoue, de guérir un mal aussi invétéré, et qui a, pour ainsi dire, pris naissance avec le monde. Les personnes de différent sexe ont un penchant presqu'invincible les uns pour les autres, parce qu'il est fondé sur la nature. Le meilleur remède dont vous puissiez vous servir à votre âge, monsieur, est de vous occuper continuellement à des choses utiles, pour tenir toujours votre esprit en haleine. Un auteur profane a dit élégamment : Si vous bannissez du monde l'oisiveté, l'amour demeurera sans force : *Otia si tollas, periit cupidinis arcus.* Un autre remède est de retenir ses yeux, sans leur donner la licence de regarder indifféremment et avec trop de liberté toutes sortes d'objets. C'est une victoire que de s'abstenir de regarder une beauté dangereuse. Quand vous vous sentez combattu par le mouvement de la cupidité, fuyez ; c'est le remède le plus efficace : on ne court pas moins de risque à entendre une belle femme qu'à la voir ; car pour peu que l'esprit réponde à la beauté, elle est sûre de la victoire. Quand Judith sortit de Béthulie pour aller dans le camp des Assyriens, elle étoit si belle et si parée, que les soldats d'Holopherne la prirent pour une divinité ou pour une personne descendue du ciel ; et les discours de cette jeune veuve firent autant

d'impression sur l'esprit et sur le cœur d'Holopherne, que les traits de son visage. Ce général fut charmé par les agrémens de ses paroles : ses officiers qui l'environnoient, en furent charmés comme lui ; ils admiroient la sagesse qui paroissoit dans tous ses discours, et l'agrément avec lequel elle s'exprimoit : ils se disoient l'un à l'autre, pleins d'étonnement et tout transportés : il n'y a pas dans le monde une autre femme d'un plus grand mérite, ni qui ait tant de beauté ou d'agrément : de sorte que la douceur de ses discours acheva ce que les charmes de son visage avoient commencé. Je vous prie, par l'amitié que j'ai pour vous, de méditer de temps en temps les maximes que je vous envoie, et de croire que je suis,

Votre, etc.

Lettre de M. le marquis de saint Me... à monsieur le comte de Lion... sur la bonne foi et la sincérité qu'il faut avoir dans le commerce de la vie civile.

IL n'est que trop vrai que l'on ne trouve aujourd'hui guère de sincérité dans le monde, cependant c'est une vertu qui est très-nécessaire : car l'imposture et le mensonge ne conviennent qu'à des ames basses. Que manque-t-il à ceux qui ont toutes choses en abondance, disoit *Senè*,

que, et qui sont comme les arbitres du monde ? Il leur manque quelqu'un qui leur dise librement la vérité. Les gens du monde mettent pour le premier principe de leur morale, qu'il faut cacher sous de faux dehors ce qu'on a de plus secret dans le cœur : qu'un homme qui ne sait pas se déguiser, ne doit pas espérer de fortune. En vérité, des personnes de ce caractère participent au génie et à la foiblesse des femmes, qui sont naturellement enclines à mentir, et qui ont mille adresses pour se déguiser et pour donner le change à ceux qui veulent les éclairer de trop près. La douceur de leur discours, jointe à la beauté de leur visage, leur est d'un grand secours pour engager les hommes, et pour leur en imposer. Un ancien poëte, qui connoissoit par sa propre expérience les artifices des femmes, disoit qu'elles accoutument leurs yeux à pleurer quand il leur plaît, et à répandre des larmes feintes : *Ut flerent, oculos erudiere suos.* Ce sont les ruses ordinaires des personnes foibles, qui connoissent leur impuissance. Il est impossible d'être un parfait honnête homme, si l'on manque de sincérité dans le commerce de la vie civile, et de fidélité dans ses promesses : si l'on use de duplicité dans ses paroles, et de flatterie pour séduire ceux avec qui on vit. En un mot, la bouche et le cœur doivent être d'intelligence. Si ceux qui vous demandent con-

seil, sont d'une éminente qualité, que vous soyez obligé de leur faire part de vos lumières, il sera assez difficile de leur dire certaines vérités, sans vous exposer au péril de leur déplaire. Cependant, monsieur, il faut avoir assez de courage pour leur parler sincèrement : il n'y a que des vérités dites à contre-temps et hors de saison, qui puissent offenser les personnes raisonnables. Voilà, monsieur, le plan sur lequel vous devez vous régler, si vous voulez conserver toujours la réputation que vous avez d'un parfait honnête homme. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de félicitation à un grand Seigneur.

Quoique je sois des derniers à vous féliciter sur le nouveau gouvernement que le roi vient de vous donner, je puis vous assurer que j'ai été des premiers à en donner des marques d'une véritable joie. Et comme ce devoir que je vous rends, tire son prix de mon zèle plutôt que de ma diligence, j'ai cru que pour être tardif, il ne vous seroit pas moins agréable. Si je n'avois eu d'autre objet que celui de la grandeur de votre fortune, j'aurois prévenu en cette action tous ceux qui m'ont devancé ; mais ne considérant que votre seul mérite, j'ai suivi mes sentimens plutôt que la coutume, sans m'étudier ja-

mais qu'à faire remarquer en tout lieu que je suis véritablement,

Votre, etc.

Autre lettre sur le même sujet.

Je ne saurois être muet au bruit des acclamations d'une joie si publique, il faut que je joigne ma voix à celle des autres pour publier avec eux notre commun contentement, au sujet de la dignité de maréchal de France, dont le roi vient de vous honorer. Cette action de justice a été tellement approuvée de tout le monde, que vos ennemis sont contraints de se condamner eux-mêmes à un perpétuel silence, ne pouvant plus ouvrir la bouche qu'à leur confusion. Vivez maintenant heureux avec la bonne fortune que votre mérite seul vous a acquise. Je suis avec tout le respect possible,

Votre, etc.

---

*Lettre de plainte et de reproche à monsieur de *** sur sa mauvaise conduite.*

Je vous assure, monsieur, que vous m'avez bien trompé. Je croyois avoir mis un homme sage auprès de monsieur le marquis de *** cependant il se plaint de votre négligence. En vérité, l'état d'où je vous ai tiré, devroit bien vous donner de la docilité et une conduite plus

réglée. La fierté vous convient moins qu'à personne. Pensez-y sérieusement, et comptez que vos malheurs ne me toucheront nullement, si vous vous les attirez. Faites en sorte que je n'entende plus les mêmes plaintes, si vous voulez que je m'intéresse pour vous, et que je sois toujours,

Votre, etc.

Lettre de consolation d'un mari à sa femme sur la mort de leur fils aîné.

C'est avec un extrême regret qu'il faut que je trouble aujourd'hui votre repos par des nouvelles qui d'abord pourroient porter votre constance jusqu'à l'extrémité, si elle n'étoit appuyée de votre résignation à la volonté de Dieu. Mais comme vous êtes toujours disposée à suivre les lois de la providence, c'est ce qui m'a déterminé à vous écrire, pour vous faire savoir que la mort a enlevé de ce monde notre fils aîné. Cet accident, quelqu'étrange qu'il soit, ne vous doit pas surprendre jusqu'au point de vous faire murmurer contre elle. Il faut qu'à mon exemple votre raison y résiste; et qu'après avoir répandu les larmes que cette qualité de mère tirera de votre sein, vous adoriez, en les essuyant, la main toute-puissante qui a porté le coup, afin qu'elle ne redouble pas ses attein-

tes, en nous privant encore de la consolation qui nous reste. Ne croyez pas que je demeure insensible à ce malheur, il m'a touché vivement, et d'autant plus que je me suis vu contraint de le partager avec vous. Mais, puisque Dieu nous a destinés à cette affliction, nous devons témoigner par la modération de nos plaintes, qu'il n'y a point d'excès en son châtiment, et que nous sommes trop heureux encore au milieu de notre infortune, de nous pouvoir consoler dans les enfans qui nous restent, de celui que nous avons perdu. Je vous laisse la pensée de toutes ces considérations, après vous avoir assurée que je suis toujours,

Votre très-fidèle mari.

Lettre de consolattion à madame... sur la mort de son mari.

Je ressens mille fois plus vivement que je ne puis vous l'exprimer, le coup fatal dont vous avez été frappée : votre douleur est si juste, qu'il n'y a personne qui la puisse condamner. Vous avez perdu un époux qui vous chérissoit d'une affection égale à celle que vous aviez pour lui ; vous l'avez perdu d'une manière qui doit, ce me semble, augmenter votre chagrin, puisque c'est après une longue absence. Mais, madame, votre consolation doit-être bien grande d'avoir

appris les sentimens dans lesquels il est mort ; et de quelle manière il a rempli le peu de temps que Dieu lui a accordé entre sa blessure et la fin de sa vie : vous avez été après lui l'unique objet qui l'ait occupé dans ses derniers momens. Si vous pouviez, madame, vous consoler du côté de la gloire, il en a acquis une immortelle par son courage héroïque, et par les services signalés qu'il a rendus à son prince et à sa patrie. L'éloge que le roi a fait de ses vertus, nous a fait voir à quel point il l'estimoit, et quelle fortune il en devoit attendre : mais le Seigneur a pris soin de lui en donner une plus éclatante, et qui n'a rien à craindre de la vicissitude à laquelle le monde est sujet. Unissons nos douleurs, puisque je n'ai pas moins perdu que vous : les services que j'en ai reçus, me rendront éternellement attaché à sa mémoire, et à ce qu'il chérissoit le plus. Je suis,

Votre, etc.

Réponse.

Je vous suis sensiblement obligée des soins que vous prenez pour me consoler de la perte que j'ai faite : elle est si grande, qu'à peine ma vie suffira-t-elle à mes larmes. Ce ne sont point les honneurs que je regrette, ni la faveur dont le roi honoroit mon époux : ces choses, quoique

très-considérables, ne me sont pas si chères que m'étoit sa personne ; je n'ai jamais envisagé que la bonté de son cœur et de son esprit, vous en avez été témoin, aussi bien que de l'extrême tendresse qu'il avoit pour moi. Le Seigneur m'a punie sensiblement, en me privant d'un mari à qui j'étois si attachée. Je sais qu'il faut adorer son bras tout-puissant, lors même qu'il est plus appesanti sur nous. Ainsi je laisse à la providence le soin de mes enfans, ne m'en sentant plus capable en l'état où je suis ; elle ne les abandonnera pas, après les avoir privés de ce qui, après elle, étoit leur soutien. Demandez pour moi les secours nécessaires pour faire un bon usage de mon affliction, et croyez que je n'oublierai de ma vie toutes vos bontés. Je suis,

Votre, etc.

---

*Lettre de monsieur de ***, à monsieur de ** pour l'inviter à la noce de sa fille.*

Vous m'avez paru, mon cher monsieur, très-satisfait du mariage de ma fille, et j'ai reçu votre complimenr avec autant de plaisir que de reconnoissance. Il faut augmenter ce plaisir, ainsi que la joie de toute ma famille, en assistant à la noce. Ce ne sera point un de ces repas tumultueux que vous abhorrez, et où l'on gagne tristement des indigestions. Notre petite société sera choisie. Vous n'y trouverez que des paren

parens et des amis. Le cœur fera les apprêts du festin, et le cœur vous y recevra. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser.

Je suis, Votre, etc.

---

*Lettre de monsieur de **, à monsieur de **, pour lui annoncer son mariage.*

Il est donc décidé, mon cher monsieur, que mon bonheur va se consommer. J'épouse mardi prochain mademoiselle de... Ce ne sont point les plaisir de l'amour que je cherche ; un sentiment plus louable règne dans mon cœur. Vous savez que mademoiselle de... est aussi respectable qu'aimable. Les épreuves auxquelles j'ai mis son caractère, ont toutes été à son avantage. J'ai eu la facilité de l'étudier, et plus je l'ai connue, plus je l'ai aimée. J'espère que vous voudrez bien applaudir à une union qui sera l'époque la plus heureuse de ma vie, etc. etc.

Votre, etc.

Lettre de madame de... à madame sa mère, pour lui proposer un mariage pour sa sœur.

J'ai à vous entretenir d'une affaire qui me donne beaucoup de joie. M... me présenta, il y a quinze jours un seigneur Napolitain de la plus char-

mante figure. Mais on cesse d'y faire attention ; lorsqu'on l'entend parler. Il n'est pas possible d'imaginer, dans un homme de cet âge, des lumières si universelles, un jugement aussi solide, un esprit plus aisé, plus juste, plus brillant. Ne m'accusez pas de prévention, je vous prie. Tout le monde est d'accord avec moi sur le compte du signor *Mastrilli*, et son assiduité chez nous excite bien de la jalousie. Il n'a point déguisé à M... le motif de ses visites. La petite a fait sa conquête, et il proteste à mon époux qu'il s'estimeroit le plus heureux des tous les hommes, s'il pouvoit obtenir son cœur et sa main. M. ne lui a point déguisé que ma sœur n'a d'autre dot que ses charmes et ses vertus. Cet aveu, loin de le rebuter, semble ajouter quelque chose à la vivacité de ses sentimens. Il ne dépend que de lui ; et vous recevrez une de ses lettres avec celle-ci, et une de mon époux, pour demander le consentement de mon père et le vôtre. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de félicitation à un ami qui venoit de se marier.

Je ne puis, mon très-cher ami, qu'applaudir à votre choix. Il est bien flatteur pour vous d'avoir obtenu une main qui avoit été refusée aux

aspirans les plus distingués. Mademoiselle de... a été le modèle des filles vertueuses ; elle sera celui des épouses aimables et sensibles. Elle travaillera à votre bonheur, autant que vous contribuerez au sien. Votre union sera celle des cœurs. Jouissez long-temps de l'ouvrage de votre persévérance et de vos vertus.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre de monsieur l'abbé de..., pour annoncer le mariage de monsieur de....

Monsieur de..., vient de se marier, mon cher ami, avec mademoiselle de V... : c'est l'amour, l'amitié et l'estime qui ont fait ce mariage. Les noces ont été célébrées au village de P... Tous les habitans nageoient dans la joie et dans les plaisirs, et paroissoient partager les prémices d'un bonheur qui sera durable. Monsieur d... a épousé une femme qu'il adore et dont il est aimé. L'un et l'autre ont ces vertus solides et constantes, propres à perpétuer la félicité. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de monsieur de..., pour annoncer à mademoiselle de... le mariage d'une de ses amies.

Enfin l'affaire que vous avez traitée pendant si long-temps, mademoiselle, est heureusement

terminée. Mademoiselle de... a dit hier cet *Oui* qui lui coûtoit tant. Je croyois qu'elle ne le prononceroit jamais, et je devois le croire, puisqu'elle avoit résisté aux prières d'une personne aussi spirituelle et aussi insinuante que vous. Les assiduités de M... ont plus fait que nos sollicitations. Ils seront heureux, je l'espère; et ils vous devront en partie leur bonheur. Je suis, Votre, etc.

Lettre d'un solitaire à un ami qui venoit de se marier.

J'AI laissé passer, mon cher ami, la foule qui vous assiégeoit le jour de vos noces, pour vous faire un compliment moins emphatique, mais plus sincère que ceux dont vous avez été accablé. Je craignois de ne pas être entendu au milieu de vos fêtes bruyantes. Les jeux, les danses, les grands repas peuvent être favorables à l'amour; mais tout cela ne sert guère à l'amitié. Il lui faut un jour doux, une retraite paisible; elle se plaît dans les grottes, elle aime à s'égarer dans les bois. Tel est mon cœur, mon cher ami. Vous étiez couronné par l'hymen et par l'amour, et je demandois pour vous en silence à ces deux divinités un bonheur durable. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de consolation à madame la marquise de... sur la mort de son fils.

Je n'aurois jamais cru que la mort d'un enfant eût été capable de me faire répandre des larmes. On n'a ordinairement, dans cet âge tendre, que des qualités trop médiocres pour causer de grands regrets. Il n'en est pas de même de celui dont nous pleurons la perte : il possédoit dès sa plus tendre jeunesse des talens qu'à peine on voit paroître après une longue étude et un grand travail ; aussi, que ne pouvoit-on pas espérer, si Dieu ne l'eût appelé à lui au milieu de nos espérances ! Il est mort dans des sentimens qui ont autant surpris qu'édifié tout le monde. Je ne doute nullement, madame, que vous ne soyez vivement touchée de cette perte ; vous le seriez encore plus si elle fût arrivée sous vos yeux. Comme j'aimois ce cher enfant fort tendrement, je prends plus de part que personne à votre douleur, et je souhaiterois de tout mon cœur être à portée de vous consoler de vive voix. Le Seigneur ne vous a enlevé qu'une partie de votre bien ; vous être trop pieuse pour ne vous point soumettre à sa sainte volonté, et ne pas chercher votre consolation dans l'éducation des enfans qui vous restent : comme ils sortent d'une même tige, ils vous donneront dans la

suite la même satisfaction. Accordez-moi celle de me croire parfaitement,

Votre, etc.

Réponse.

La part que vous prenez à ma douleur, l'adoucit en quelque façon. Les bonnes qualités que vous dites avoir remarquées en mon fils, me rendent sa perte encore plus sensible : il auroit été dans quelques années ma consolation, si le Seigneur me l'eût laissé ; mais je ne suis pas née pour en avoir en ce monde ; les rudes épreuves que j'ai déjà eues, me font voir que je n'en dois chercher qu'en Dieu seul. C'en est pourtant une bien grande pour moi, d'apprendre que dans une âge si tendre, mon fils soit mort dans des sentimens aussi chrétiens que vous me le marquez ; c'est sans doute le fruit de vos leçons et de vos conseils, il ne pouvoit manquer en suivant vos bons exemples. Que ne vous dois-je point, monsieur, pour tous les soins que vous avez bien voulu prendre de lui ! Les bontés que vous lui avez témoignées, demeureront éternellement gravées dans mon cœur. Agréez ma parfaite reconnoissance, en attendant que je puisse vous témoigner en effet que je suis,

Votre, etc.

Lettre de consolation à monsieur de... sur la mort de monsieur... son protecteur.

Je viens d'être informé par votre bon ami, monsieur le marquis de... du triste état où vous a réduit la mort de monsieur de... votre protecteur. Comme votre mérite m'a touché sensiblement, vous ne pouvez faire aucune perte que je n'y prenne beaucoup de part; et puisque la mort vous a ravi un si bon protecteur, je puis à présent vous dire qu'il n'y a personne qui ait tant d'envie de vous obliger que moi. Il y a long-temps que je souhaite d'avoir un véritable ami; je crois l'avoir trouvé en votre personne; ainsi je veux réparer le tort que la fortune vous fait en ne vous faisant point part de ses faveurs. Acceptez mes offres avec autant de franchise que je vous les fais, et croyez-moi,

Votre, etc.

Réponse.

Tout ce que je pourrois vous dire pour marquer la grandeur de ma reconnoissance pour les bontés que vous me témoignez, seroit infiniment au-dessous de ce que je ressens dans mon cœur. La fortune, il est vrai, ne m'a pas fait part de ses faveurs, mais la providence m'ac-

cable des siennes ; à peine ai-je perdu mon protecteur, qu'elle m'en suscite un autre qui, sans me connoître, me veut donner le titre glorieux de son ami. C'est à cette sage providence, monsieur, que j'attribue l'amitié dont vous m'honorez, plutôt qu'à mon foible mérite ; j'en reçois les marques avec tout le respect que je vous dois. Quels remercîmens ne dois-je point à monsieur le marquis de... pour m'avoir procuré un second libérateur ! Votre générosité me rend confus, je ne puis reconnoître qu'en le recevant avec beaucoup de soumission, l'honneur que vous me faites, vous suppliant de me croire,

Votre, etc.

Lettre d'un père à son fils qui vouloit se faire comédien.

Je suis donc enfin instruit, mon fils, du parti que vous voulez prendre ; et vous avez cru que je pourrois consentir à vous voir comédien ! Je veux bien encore, par un reste de tendresse, répondre aux raisons que vous croyez capables de vous justifier, et vous prouver qu'elles ne peuvent en imposer qu'à des esprits aveugles, ou à des cœurs corrompus.

Vous vous plaignez de la médiocrité de ma fortune, qui ne promet à vos frères et à vos

sœurs qu'une condition même au-dessous de celle dans laquelle je vis aujourd'hui !

Ce reproche est offençant ; mais il ne m'humilie point. Je vous ai conservé le bien de mes pères ; je l'ai même augmenté autant que la justice et les circonstances ont pu me le permettre. Cette fortune, que vous assure l'état de Comédien, est précisément ce qui en fait la honte ; c'est le dédommagement de l'infamie de ces gens-là ; infamie, qui ne tient point, comme le veulent faire croire des gens intéressés à tout corrompre, qui ne tient point aux préjugés du peuple, ou aux usages, mais qui tient à la raison, à la justice et à la Religion. Si l'on voit quelquefois un joueur de guitare et un baladin mieux payés que le Citoyen utile, ou que l'Artiste laborieux, c'est que ce sont des hommes sans conséquence, et que l'on veut les engager à cultiver leur talent, dont on s'amuse, en les dédommageant de ce sentiment de mépris qu'ils inspirent, de cette notion d'avilissement qu'ils portent en eux-mêmes : il n'est aucun raisonnement qui puisse détruire cette vérité : elle est de tous les siècles et de tous les pays.

J'ai fait pour vous tout ce que mon devoir et l'honneur pouvoient exiger. Le premier-né de mes enfans, vous êtes celui que j'ai vu avec le plus de complaisance. Ne pouvant pas vous assurer de grands biens, j'ai tâché de vous procu-

rer un fonds de vertu qui réparât le défaut de richesses. Je vous ai ouvert tous les chemins de la fortune, en vous donnant la meilleure éducation. Dès votre plus tendre enfance, j'ai étudié vos goûts ; je les ai tournés, autant que j'ai pu, vers des objets utiles et glorieux ; j'ai veillé sur vos études, comme sur vos plaisirs ; aucun instant de votre vie n'a échappé à mes soins ni à ma tendresse. Vous promettiez d'être plus instruit et plus heureux que moi ; je remerciois le Ciel des qualités qu'il vous avoit données. Combien de fois, à ma table, ai-je retenu des larmes d'amour et de satisfaction ! La sagesse de vos raisonnemens, la netteté de vos idées, et surtout cette modestie qui annonce toujours un bon esprit, me pénétroient jusqu'au fond du cœur : ma fortune, payoient de mes efforts, vous paroissoit alors respectable ; vous étiez persuadé que les biens acquis sans peine le sont rarement sans crime. Cependant aujourd'hui vous ne rougissez pas d'en vouloir acquérir par les talens les plus bas !..... Il me faut donc examiner avec vous cet abyme de honte où vous voulez vous plonger : l'idée seule m'en fait frémir, et peut me causer la mort.

L'amour de l'indépendance, le goût du libertinage, le mépris des lois divines et humaines, voilà ce qui entre dans le cœur de celui qui se fait Comédien par un choix libre

et réfléchi. Ces crimes sont d'autant plus grands, que l'on a eu plus de préjugés à vaincre, plus de vertus à sacrifier pour les commettre.

Revenons à nous : il a fallu d'abord oublier ce respect qui vous attachoit à moi par le droit le plus sacré ; il a fallu vouloir vous soustraire à l'autorité paternelle sans laquelle vous ne pouvez disposer de vous ; l'habitude, la nécessité d'obéir, ont dû jeter dans votre ame le trouble, la crainte et les remords. Il a fallu qu'un sentiment bien cruel et bien puissant vous fît dire : « je serai rebelle à mon père, » je braverai ses pleurs, ses regrets, ses » menaces, son autorité ; je renoncerai à lui, » à ma famille entière. Je quitterai même jus- » qu'au nom qu'il m'a donné ». Voilà vos premières épreuves, et les premiers fruits de votre passion.

Bientôt il vous faudra sacrifier vos mœurs pour vivre avec des gens qui n'en ont point, et qui sont si méprisables que l'on n'en exige pas d'eux. Esclaves et jouets du publics, soumis à ses caprices par état et par nécessité, ils sont livrés à la bassesse et aux humiliations ; ils n'ont pour dévorer tant de honte, et pour en adoucir l'amertume, que le secours de la plus criminelle débauche. Le tableau que j'en peux faire est trop au-dessous de ce que vous

en savez déjà vous-même. Grâces aux impressions reçues dans votre enfance, je suis sûr que vous avez rougi malgré vous. Ne croyez pas cependant que vous n'aurez jamais à rougir qu'en secret. Vous êtes exclus de la société; les Lois vous déclarent infâme. Eh! comment pourroient-elles ne pas vous accabler de toute leur rigueur? Vous avez bravé l'ordre de la nature; vous avez attaqué ses droits; vous avez plongé le poignard de la honte dans le sein d'un père et d'une mère; vous avez résisté aux cris du devoir, de l'honneur.

La Religion même, cette source de consolation pour tous les hommes, vous bannit de son sein; elle ne peut vous y recevoir qu'après que vous aurez renoncé à votre vile profession. C'est en vain que le théâtre s'est épuré, que le goût, le génie et la décence ont présidé à la composition des ouvrages: les mœurs des Auteurs sont toujours des objets de scandale pour le spectateur sage, qui ne donne pas aux talens agréables le prix des vertus utiles. Quel spectacle surtout offrent des histrions? Dans nos Provinces, c'est une troupe de malheureux sans nom, sans goût, sans éducation, qui courent de ville en ville essayer sur des tréteaux d'amuser l'ignorance et l'oisiveté, et vont ensuite, dans la capitale, essuyer, en un moment, tout le mépris qu'ils ont mérité dans leur vie.

« On estime à Paris, dites-vous, les personnes de théâtres ». Insensé que vous êtes! pouvez-vous le croire? Pouvez-vous le penser? Non! ne le croyez pas : on s'en amuse, et on les méprise. Quelle seroit une nation qui feroit plus de cas d'un Comédien que du moindre de ses Ouvriers? S'il est quelques Comédiens que l'on puisse distinguer, ce sont ceux qui, abandonnés de la fortune, ne tenant à personne, ou nés malheureusement dans cette vile profession, n'ont eu d'autre ressource que celle de se montrer sur des planches. Osez consulter les moins suspects d'entr'eux : ils ajouteront encore à tout ce que je pourrois vous dire, tout ce qu'ils sentent dans leur ame humiliée; vous les entendrez gémir sur leur sort, et vous prouver par leur exemple, et d'après leur expérience, qu'il n'est point d'état plus vil, comme il n'en est point aussi de plus digne de l'être.

Vous me dites encore que Molière étoit Comédien. Est-ce ainsi que vous croyez vous justifier? Avez vous perdu la raison en perdant vos mœurs? Est-ce son état qui a fait sa gloire? Si cet homme, qui connut si bien le cœur, pouvoit parler au vôtre, il vous avoueroit sa honte et ses remords; il vous diroit qu'au milieu de ses plus grands succès, il rougit cent fois de sa profession; que trahi

par une épouse qu'il adoroit, et forcé d'aller au Théâtre exposer son déshonneur sous des représentations étrangères, il sentoit que le plus abject des mortels est celui qui dépend d'une plaisanterie qu'il a perdu le droit de repousser.

Quel changement s'est donc fait dans votre ame, ô mon fils ? Vous ne vouliez autrefois devoir votre gloire qu'aux talens les plus sublimes ; et aujourd'hui vous vous arrêtez aux talens les moins honorables ! Vous répéterez ce que vous aurez appris ; avec quelques avantages de la nature et un peu d'instinct, vous pourrez parvenir à rendre les pensées des autres : si cette gloire vous suffit, vous êtes incapable d'en mériter une qui soit plus réelle.

Quant à la vertu, je crois vous avoir fait sentir qu'il étoit impossible que vous en eussiez dans l'état de Comédien : un cœur qui résiste au pouvoir d'une bonne éducation, qui ne craint point de s'avilir, qui brave les Lois et la Religion, est le cœur le plus lâche, le plus méprisable, et ne peut plus avoir de vertu. Si quelqu'un peut, sans infamie réelle, renoncer à l'estime publique, c'est celui qui ne tient à rien dans la société ; c'est celui qui, privé de toute sorte de secours, se précipite dans le premier asyle qui lui est offert. Laissez à de tels malheureux le soin de remplir

ces places destinées à la bassesse et au mépris, et qu'on ne croit devoir tolérer que pour empêcher un plus grand mal.

O mon fils! revenez à vous-même, ouvrez les yeux à la vérité et à la raison; voyez votre père et toute votre famille dans la honte et dans le désespoir; surtout ne vous flattez jamais d'obtenir mon consentement : je vous le répète, si vous osez me désobéir, vous causerez ma mort.

Votre, etc.

Lettre de piété de monsieur *** à monsieur ***.

Que les peines et les croix que Dieu nous envoie, nous sont plus salutaires que celles que nous choisissons nous-mêmes.

JE ne doute point que Dieu ne vous donne une année heureuse. Quand je dis une année heureuse, je n'entends pas qu'elle soit remplie de prospérités temporelles, mais abondantes en grâces et en moyens d'avancer votre salut. Je crois aussi que vos embarras continuent, c'est une marque que Dieu ne se lasse point de vous faire miséricorde; il visite ceux qu'il afflige; et ce qu'il peut faire pour nous de mieux en ce monde, est de nous donner lieu de satisfaire à sa justice, et de réparer nos déréglemens passés, en nous conduisant par des voies dures, péni-

bles et contraires à nos inclinations. Je suis assuré que vous voulez l'apaiser et revenir à lui par la pénitence, et que le genre de supplice auquel il vous condamne, ne seroit pas celui que vous prendriez; mais je n'hésite point à vous dire qu'il est le meilleur, et qu'il vous est plus utile que tout autre, puisqu'il entre si peu dans vos dispositions. Comme Dieu est le principe de la réconciliation des pécheurs, c'est à lui à leur en imposer les conditions, et à leur en ouvrir le chemin. Si nous suivions en cela notre propre raison, nous ne manquerions jamais de nous égarer, quelque dessein que nous eussions de le chercher. La raison des pécheurs est sans lumières; ils ne savent ce qu'il leur faut, l'aveuglement est l'effet de leur péché; et la seule sureté qu'ils puissent trouver, est de se laisser conduire au cours de la providence, de s'appliquer à la connoître, d'en respecter et d'en suivre tous les mouvemens. Un grand saint a dit que Jesus-Christ nous avoit enseigné ce qui étoit le plus opposé aux sentimens de la nature, et par conséquent qu'il n'y avoit rien qui fût plus avantageux à notre salut, et que nous dussions désirer plus ardemment. Je souhaite, monsieur, que Dieu grave si profondément dans votre cœur cette vérité si importante, que rien ne soit capable de l'effacer. Je suis,

Votre, etc.

---

*Lettre de félicitation du marquis de *** au maréchal de...*

Je viens d'apprendre avec une extrême joie l'honneur que vous avez reçu du roi. Quoique vous ayez sujet d'être content, vous n'en demeurerez pas là assurément; je le souhaite, et je l'espere pour l'intérêt de ma cousine, et pour celui de votre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quittent presque plus, aussi bien que les persécutions. Pour moi qui n'ai point du tout sujet de me louer de ma fortune, j'aurois au moins, en dépit d'elle, le plaisir de me réjouir de celle de mes parens et de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, en vous assurant qu'on ne peut-être avec un plus inviolable attachement que je suis,

Votre, etc.

Lettre de la femme d'un Baronnet, prétendant l'élection de sa Comté; traduction de l'Anglais.

MA CHÈRE FANNY,

Je suis excédée, anéantie. J'ai cru mourir mille fois depuis notre arrivée dans cet abominable séjour. Que ces perfides poëtes célèbrent tant qu'ils voudront et l'émail des prairies, et l'ombrage des bocages, et le murmu-

re des ruisseaux, j'aimerois mieux traîner mes jours au fond d'un magasin du quai de la Tamise, que de passer ici une autre saison.

Notre château, ma chère, est une véritable hôtellerie, où il me faut accueillir et attirer même les passans. Buffets et celliers, tout est ouvert au plus vilain gueux qui a ses quarante schellings de rente (1). Le parquet de nos salles est tout sillonné par les clous des sabots. On ne voit que des taches de punch sur les consoles de nos antichambres, et il s'y élève des fumées de tabac qui feroient évanouir une vivandière. Nous ne sommes jamais à table sans une douzaine de convives plus grossiers les uns que les autres. Ma seule occupation est de leur faire circuler les assiettes et de répondre à leurs santés. Ce qui me choque le plus, c'est qu'il y a toujours quelqu'un de ces butors, entre deux vins, qui ne peut entendre raison qu'il ne m'ait embrassée, à quoi je suis contrainte de me soumettre de bonne grâce, par l'ordre de mon mari. Voilà, sans compter mille autres déboires, ce qu'il me faut endurer à chaque instant, de peur d'aliéner le moindre suffrage.

A plus de trois milles à la ronde, il n'y a

(1) Il faut avoir ce revenu, pour voter dans les Elections.

pas une seule femme digne de la société de ma fille de chambre : Sir John veut cependant que je vive avec toutes dans la plus intime familiarité. Lady Berrys est bien notre voisine, mais quoique nous soyions en liaison à la ville, nous ne pouvons entretenir ici de commerce, parce que son mari s'est déclaré pour le parti de la Cour. Mes connoissances les plus distinguées sont mylady Mairesse, femme du Magister, et mylady Alderman, qui vend de la poterie et des épingles d'un côté de sa boutique, tandis que son mari travaille de l'autre, à composer de pillules pour la santé de tout le canton. Ces créatures, suivies de leur famille déguenillée, viennent prendre le thé avec moi chaque après-midi, et après m'avoir fait jouer un schelling en six parties d'osselets, elles me proposent ordinairement une promenade dans mon carrosse jusqu'à l'entrée de la nuit. Leurs enfans ne manquent jamais d'être de la partie. Pour éviter toute apparence d'une dangereuse prédilection, il faut que j'en prenne à la fois un de chacune sur mes genoux, que je me récrie sur l'air de finesse qui anime leur massive physionomie, et surtout, que je touche sans air de répugnance, leurs haillons dégoûtants. Mylady Mairesse est une très-ardente femme de parti. De deux gros chiens qui font tous ses délices,

elle a nommé l'un Sir John, et l'autre, Colonel, en l'honneur, comme vous le jugez bien, de mon mari et de mon frère, ses humbles protégés.

Il y a quelques jours que, sur les instances des Dames du village, je consentis à tenir une assemblée. J'ouvris le bal avec sir Humbrey Chéese, qui dansa tout botté, avec la même grâce que ces ours qu'on fait pirouetter dans les rues de Londres. Malgré toute mon attention à observer l'ordre le plus exact, j'eus le malheur de faire une méprise qui fera peut-être perdre bien des voix à sir John. Dès le commencement de la fête, on vit la veuve d'un Praticien s'élancer furieuse hors de la salle, indignée de ce que sa fille n'eût pas été prise pour danser avant mistris Northon, fille d'un Brasseur, quoiqu'on ne dût pas ignorer que feu son mari étoit d'une profession bien plus relevée.

Je voudrois, ma chère, que vous puissiez jeter un coup-d'œil sur l'attirail de ma toilette. Vous la prendriez pour une boutique de Marchande de modes. Juliette et moi, nous sommes occupées, depuis trois jours, à faire des cocardes et à les attacher aux chapeaux gras de nos villageois. Et n'est-ce pas une contrainte affreuse ? Je ne suis pas libre de m'habiller à ma fantaisie. Il faut que je porte le

bleu, quoique vous sachiez que rien ne tranche plus avec mon teint, et que cette couleur me donne l'air des sorcières de Macbeth.

Ce n'est pas tout. Sir Jonh vient de m'annoncer que ses dépenses sont si considérables, qu'il sera obligé de retrancher sur nos épingles, et de congédier la moitié de mes domestiques. Il m'a même fait entendre que peut-être n'irions-nous pas à Londres de tout cet hiver. Impitoyable époux !.... S'il ose persister dans cette résolution, je vais moi-même appuyer la brigue de ses concurrens, et révolter, par mille incartades, ceux qui lui ont fait espérer leur voix.

Lettre de compliment.

Les armes sont en France la plus noble de toutes les professions; le maréchal-de-camp fait souche de noblesse, ensorte que quand vous ne seriez pas gentilhomme, vos enfans le seroient, et vous leur donneriez une qualité qui est si ardemment désirée de ceux qui l'ont préférée à leur propre vie. Je ne puis vous exprimer quelle est ma joie de voir que la fortune répond à votre mérite. Mais que sert de parler maintenant de la fortune ? C'est le roi qui distribue les honneurs militaires, aussi-bien que les autres dons de la fortune. Il n'y eut jamais de prince

qui aimât plus la justice et l'équité. La fortune, comme on dit, est aveugle ; mais le roi récompense dans son armée ce qu'il voit et ce qu'il ordonne. Certainement, monsieur, quand on a du courage et de la conduite comme vous en avez, il est impossible qu'on ne fasse quelque chose sous un roi si clairvoyant. Je suis,

Votre, etc.

Lettre de consolation à une dame qui avoit perdu sa mère.

Est-il possible, madame, que vous soyez si affligée de la perte que vous avez faite ? Quelque excellent que soit votre naturel, il ne vous est pas permis de vous abandonner aux larmes dans cette occasion. Ouvrez, les yeux, madame, et consultez votre raison, vous ne regretteriez pas avec tant d'excès une personne qui souffroit continuellement ce qu'un âge fort avancé a de plus incommode et de plus douloureux. Ne devez-vous pas vous consoler de voir que madame votre mère est délivrée de tant de maux, et qu'elle ne quitte cette vie pleine de misère, que pour aller dans l'autre jouir d'une félicité qui ne doit jamais finir. Je m'intéresse autant que je dois dans tout ce qui vous touche, et je vous supplie très-humblement de modérer vos déplaisirs, pour ne me pas obliger de prendre part à une douleur que

je trouverois mal fondée. Je vous fais mon aveu un peu libre, mais pardonnez-le-moi, s'il vous plaît : il me semble que cette sincérité m'est permise, puisqu'elle est une suite du parfait attachement avec lequel je veux toujours être,

Votre, etc.

Lettre à M... sur la description d'une Ménagerie.

J'Allai voir hier ma nouvelle amie Mistriss Penelope Doat. Après m'avoir long-temps fait attendre dans le parloir, sa fille de chambre m'apporta les excuses de sa maîtresse, et me dit de sa part, que les soins indispensables qu'elle donnoit en ce moment à sa petite famille, lui faisoient espérer que je ne trouverois pas mauvais qu'elle reçut ma visite sans interrompre ses occupations. Comme je savois qu'elle n'étoit point mariée, le mot de petite famille me surprit un peu ; je suivis cependant, sans rien dire, sa messagère, et j'arrivai bientôt dans une chambre où je la trouvai occupée à peigner une petite chienne mouchetée qu'elle tenoit sur ses genoux. Une perruche grise étoit sur son épaule, un singe sur le derrière de son fauteuil, et à ses pieds une chatte d'Angora donnoit à tetter à cinq ou six chatons. Le bas de la chambre, qui étoit fort vaste, étoit peuplé de toute espèce de

quadrupèdes, et le haut étoit partagé en plusieurs volières pleines de tourrerelles, de rossignols et de serins. Aussi-tôt que le gazouillement des oiseaux, les aboyemens des chiens, et les miaulemens des chats, qui sembloient vouloir célébrer mon entrée par un effroyable concert, eurent cessé, pardon, me dit Mistriss Penelope, mille pardons, Monsieur, si je vous reçois dans ma ménagerie. Une mère n'est si bien nulle part qu'au milieu de ses enfans. Ce sont eux qui font tous mes plaisirs. Voyez un peu, continua-t-elle, en me montrant sa chienne favorite, voyez cette jolie petite créature. Quelles longues oreilles! quel museau affilé! Lady Faddle a voulu m'en donner vingt guinées. Je me déferois plutôt de la moitié de mon sang. Alors elle la pressa contre son cœur, et la baisa avec tendresse pendant deux ou trois minutes, en lui prodiguant mille expressions passionnées que je ne compris pas, mais qui forment apparemment la langue des Ménageries.

Je ne pouvois m'empêcher de sourire d'une si plaisante effusion. Elle s'en apperçut. Comment, me dit-elle, seriez-vous assez dénaturé pour ne pas aimer ces êtres charmans? Je suis bien loin d'être aussi insensible. Pauvres petits, si vous saviez combien je vous aime! je ne renoncerois pas à vous pour toutes les

richesses

richesses de l'univers. En disant cela, elle rapprochoit du feu le coussin sur lequel étoit endormi le petit Pompée, et après avoir déclamé contre la barbarie des hommes envers le reste de la création, elle entama une dissertation éloquente sur la bienfaisance et l'humanité, qui dura tout le temps que je restai avec elle.

Ma nouvelle amie n'est pas la seule qui porte cette tendresse pour les animaux, jusqu'aux excès les plus ridicules. Je connoissois une dame qui a consulté vingt fois dans sa vie les plus graves Docteurs de la Faculté sur la moindre indisposition de son épagneul. Toute sa consolation, en mourant cet hiver, a été de déshériter de pauvres parens pour assurer une aisance voluptueuse à ses bêtes. Il est singulier que le Parlement, qui s'occupe si fort du soin de perfectionner notre Législation, n'ait pas pensé encore à réformer la Jurisprudence des legs en faveur des Doguins et des Sapajous.

Il faut aimer quelque chose sur la terre; ainsi je ne blâme point une jeune veuve de chercher à se consoler par les amours de son serin de la perte de son mari; je suis loin encore de trouver mauvais qu'une fille, dont l'âge commence à écarter les hommes d'auprès d'elle, croyant plus de discernement au petit

chien qui la caresse, place en lui toutes ses affections ; ce qui me fâche seulement, c'est qu'on veuille me forcer de partager cette tendresse, et que pour ne pas me faire une querelle avec Madame, je sois obligé, à l'aspect de sa bête favorite, de faire éclater les mêmes transports de joie et d'admiration que les Egyptiens à la vue du bœuf Apis. Il est telle dévote, qui, au risque de troubler l'Office Divin, ne va jamais à l'Eglise sans faire apporter son chien avec son livre de prières : et tout Londres se souviendra long-temps de cet épagneul, qui, dans l'endroit le plus pathétique d'une Tragédie, s'étant échappé du manchon d'une Dame, se jetta, en aboyant, sur le corps du tyran qui venoit de se donner la mort, prit sa perruque entre ses dents, la traîna tout autour du théâtre, et alla enfin la déposer sur le giron de sa Maîtresse.

Lettre familière de consolation.

Je n'entreprends point de vous guérir, je me contente de vous dire que je souffre avec vous, et que vos douleurs me sont aussi sensibles que les miennes. Vous avez la consolation d'entendre dire par-tout que l'homme que vous regrettez, est mort en héros ; mais c'est cela même qui vous oblige à le regretter davantage : ce

qui augmente la gloire qu'il s'étoit acquise, augmente aussi la perte que vous avez faite, et une moindre valeur vous donneroit moins d'affliction. Il faut néanmoins, monsieur, que vous écoutiez la raison, et que vous songiez que la mort est une suite nécessaire de la naissance. J'avoue que votre ami a cessé de vivre plutôt que vous ne pensiez. En êtes-vous surpris? Le monde ne voit-il pas tous les jours de semblables malheurs? Je suis en peine de notre ami, que vous appellez le sage malade; la sagesse n'est pas plus privilégiée que la valeur. Je voudrois bien savoir si le médecin Anglois va le tirer d'affaire, comme on me l'a dit. Ecrivez-le-moi, je vous prie et me croyez,

Votre, etc.

Lettre de justification.

Je suis homme d'honneur, et ne suis pas sans jugement; mais je n'aurois ni jugement ni honneur, si j'avois fait ce qu'on vous a rapporté de moi. Ce rapport est très-mal fondé; vous en serez bientôt éclairci par les suites; alors vous aurez regret de vous être si légérement laissé surprendre à la calomnie, et d'avoir pu soupçonner qu'un honnête homme fût capable de s'oublier lui-même, et de cesser un moment d'être honnête homme. Je crois que mes amis ont bon-

ne opinion de ma probité, car mes ennemis l'ont malgré qu'ils en aient, et ils sont bien éloignés de croire ces choses, puisque ce sont eux qui les inventent. Je suis.

Votre, etc.

Lettre de M. Addisson, à la femme d'un Seigneur, de qui il avoit reçu de grands bienfaits, traduite de l'Anglais.

MAdame, après la confidence que vous avez bien voulu me faire, il seroit ridicule que j'affectasse plus long-temps d'ignorer vos sentimens pour moi, quoique la raison et la justice ne me permettent pas de les approuver. Je sais, Madame, combien cette expression doit paroître extraordinaire dans la bouche d'un homme poli; mais je me flatte qu'elle ne déshonorera pas le caractère d'un homme sincère. Dans les choses d'une grande importance, la délicatesse doit être sacrifiée à la vérité, et la cérémonie à la candeur. Une honnête liberté est le privilége de l'ingénuité, et l'ame, qui est au-dessus des artifices de la fausseté, n'aura jamais recours aux bassesses de la flatterie. Permettez-moi, Madame, d'observer que la liaison qui subsiste entre votre mari et moi, est d'une nature trop grave, pour me permet-

tre de l'offenser dans un point qui intéresse essentiellement le bonheur de sa vie. Vous ne pouvez ignorer ses bienfaits et ma reconnoissance ; et si j'étois capable d'une action semblable, en même-temps que votre amour seroit la récompense de mon procédé, votre raison me mépriseroit : vous pourriez m'aimer comme votre amant, mais vous me haïriez comme homme.

Je sens vivement, Madame, tout le pouvoir de vos charmes, et je suis bien déterminé à éviter une entrevue où je courrois de trop grands risques. Vous avez, dites-vous, des passions ; mais vous avez aussi de la raison. Vous avez un cœur susceptible des plus grandes impressions ; mais vous avez une ame qui vous empêchera de vous y livrer, pour peu que vous vouliez la consulter. Laissez-moi vous prier, au nom de votre propre gloire, de ne pas céder au mouvement d'une inclination déplacée, qui vous porteroit à une démarche qui nuiroit à votre réputation, et flétriroit vos vertus. Je suis bien éloigné d'être insensible, Madame ; j'ai des passions aussi ; et si ma situation m'avoit laissé entrevoir la possibilité du succès, il y a plusieurs années que j'aurois recherché, par des voies légitimes, ce bonheur que vous êtes aujourd'hui disposée à m'accorder. J'ai eu l'honneur de vous voir, pour la première fois,

dans un souper, chez M. D. et je ne ferai point de scrupule de vous déclarer que je n'ai jamais vu une personne dont les charmes fussent aussi puissants et les manières aussi séduisantes : mais la supériorité de votre fortune m'empêcha de me déclarer ; et quoique je me sentisse pénétré d'une flamme aussi forte qu'un cœur humain puisse en ressentir, je travaillai à l'éteindre, ou du moins je m'attachai à la cacher.

Le temps et l'absence avoient enfin amorti cette passion sans espérance, et votre mariage avec mon protecteur et mon ami l'avoit entièrement détruite. Ne venez pas, je vous en conjure, Madame, rallumer un feu que je ne dois jamais satisfaire. Ne venez pas troubler la tranquillité dont je commençois à jouir, et flétrir votre réputation qui s'est soutenue jusqu'ici. Toute mon estime sera toujours à vous, Madame : pourrois-je vous promettre davantage ? Considérez, je vous en conjure, la fatale nécessité où je suis d'éviter une entrevue trop dangereuse pour moi; et en toute autre occasion disposez de votre très-humble, etc.

Lettre d'avis et de reconnoissance.

Je viens, mon cher cousin, de recevoir vos lettres qui m'ont donné quelque consolation, car je suis accablée de tristesse ; j'ai vu mou-

rir depuis dix jours mon cher oncle. Vous savez ce qu'il étoit pour sa chère nièce. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, soit en me donnant son bien tout-à-fait, soit en conservant et en rétablissant celui de mes enfans. Il m'a tirée de l'abyme où j'étois à la mort de monsieur de ***; il a gagné des procès; il a mis toutes mes terres en bon état; il a payé nos dettes; il a fait la terre où demeuroit mon fils, la plus jolie et la plus agréable du monde : il a marié mes enfans. En un mot, c'est à ses soins continuels que je dois la paix et le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de si sensibles obligations, et une si longue habitude font souffrir une cruelle peine quand il est question de se séparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer, et qu'on les a toujours eues. Mon cher oncle avoit quatre-vingts ans : il étoit accablé de la pesanteur de cet âge, il étoit infirme et triste de son état; la vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Ce sont ces réflexions qui ont aidé à me faire prendre patience. Une fièvre continue, une fluxion sur la poitrine, en sept jours ont fini sa longue vie, avec des sentimens de piété, de pénitence et d'amour de Dieu. Voilà mon cher cousin, ce qui m'a occupée et affligée depuis quinze jours. Je suis pénétrée de douleur et de

reconnoissance. Nos cœurs ne sont point ingrats ; je me souviens de tout ce que la reconnoissance et l'amitié vous firent penser et écrire sur le mérite et sur les qualités de monsieur de S... Nous sommes bien loin d'oublier ceux à qui nous sommes obligés. J'embrasse ma nièce, je la plains des maux qu'elle a eus, et je l'exhorte autant qu'il est en moi à se bien porter, car après le salut je mets la santé au premier rang ; et je prie Dieu qu'il vous conserve tous deux. Il me semble que c'est souhaiter en même temps que vous m'aimiez longues années : car je m'imagine que nous ne nous aviserons jamais de mettre à nos amitiés d'autres bornes que celle de nos jours. Je suis.

Votre, etc.

Réponse.

La perte que vous avez faite de monsieur votre oncle me touche sensiblement, et le peu de liaison qu'il y avoit entre lui et moi, vous doit empêcher de croire qu'il y ait autre chose que votre douleur qui m'afflige. Le sang, et votre vie, que vous avez passée avec monsieur votre oncle, ne sauroient vous rendre sa perte plus sensible qu'a moi celle de mon cher ami S..... par les grandes et fréquentes obligations que je lui ai eues toute ma vie : Dieu leur fasse misé-

ricorde, et je n'en doute pas : car l'abbé de.. étoit un homme de bien, et le duc de.. avoit beaucoup de religion. Votre niece a tellement pris à cœur les affaires de ses terres, qu'elle s'en est incommodée : elle a une fluxion sur un œil pour avoir lu trop de vieux titres. Cela l'empêche de vous témoigner elle-même la part qu'elle prend à votre affliction, mais je vous assure qu'elle y est aussi sensible que moi. Vous avez raison, ma chere cousine, de croire que nous nous aimerons toujours, nous ne saurions mieux faire, je suis, Votre, etc.

Lettre de recommandation.

Vos audiences du matin et de l'après-dîner sont toujours si chargées de monde, que quand on va vous trouver dans ces temps là, cela s'appelle vous voir sans vous voir, et vous parler sans vous parler. Pour moi qui n'en mérite pas d'autres plus particulières, je prends le parti de vous écrire. Une personne estimable, et qui a l'avantage d'être assez connue de vous, a besoin d'un emploi ; cette personne qui a toujours montré les plus grand dévouement à son prince, vous inspirera, je n'en doute point, le plus grand intérêt. Elle est chargée d'une nombreuse famille, et de plus est un homme d'un distingué mérite : je pense que ces deux motifs

seront assez forts pour vous faire agir en sa faveur, vous à qui il suffit de faire naître l'occasion d'obliger, et qui en avez l'inclination aussi bien que le pouvoir. Comme je sais que vos grandes occupations pourroient empêcher que vous ne m'honorassiez d'un mot de réponse, je ne manquerai pas de l'aller savoir chez vous, et de vous assurer que je suis,

Votre, etc.

Lettre de Le Kain, à un jeune homme qui lui avoit demandé des conseils sur l'état de Comédien qu'il vouloit embrasser.

Il m'est de toute impossibilité, Monsieur, de seconder vos projets sur votre nouvel établissement par toutes sortes de raisons. La première et la plus forte sans doute, est que la vie privée que je mène aujourd'hui ne me permettroit ni de vous guider dans cette carrière, ni de vous donner les instructions nécessaires pour vous y conduire. La seconde, que je n'ai jamais conseillé à un jeune homme bien né de quitter aucun état quelconque, pour se faire Comédien. Celui qui est né pour l'être, suit son impulsion naturelle, et ne demande conseil de qui que ce soit : mais celui qui n'a que du goût pour cet art si difficile, si rare, et si cruellement avili, doit faire des ré-

flexions bien sérieuses sur une démarche d'où dépend uniquement le bonheur ou le malheur de la vie.

Ce n'est pas à moi, Monsieur, à vous les faire faire : car je ne m'érige point en Mentor de la jeunesse ; c'est à vos amis intimes, à vos parens les plus expérimentés, qu'il appartient de vous guider ou de vous arrêter. Vous paroissez trop honnête ou trop intéressant pour que je ne vous parle pas avec toute ma franchise; daignez donc, Monsieur, mettre quelqu'intervalle entre ce projet et son exécution. Vous ne voyez que les fleurs de cet état charmant ; mais vous n'en connoissez pas les épines. Qui plus que moi en a été piqué? et cependant on me donne quelque réputation. Jugez combien en doit être maltraité celui qui court après la gloire et qui ne l'atteindra peut être jamais.

Il est cependant un moyen d'y parvenir, c'est celui de l'impudence et de l'effronterie, et vous ne me semblez pas fait pour mettre en usage l'une et l'autre. Voilà, Monsieur, ce que mon estime pour votre personne me suggère. Je vous parle comme à mon fils, et je vous laisse à la réflexion. Agréez cependant les assurances du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être bien sincèrement, votre très-humble et très-obéissant serviteur, LE KAIN.

---

*A madame*** en lui envoyant le portrait de monsieur l'abbé de***.*

En vérité, madame, vous êtes heureuse d'avoir un oncle tel que monsieur l'abbé de***. Jamais vertu ne fut plus aimable que la sienne. Encore qu'elle ne se sente point de nos infirmités, elle s'y accommode parfaitement. Cet homme admirable a une aversion extrême pour toutes sortes de vices, et cependant il ne regarde qu'avec pitié les personnes qui ont le malheur d'y tomber. Il ne se pardonne rien; et il est indulgent à la plupart des fautes qu'il voit commettre. Enfin, madame, il donne des roses, et garde les épines; il n'est austere que pour lui seul, et il a une douceur charmante pour tout le monde. C'est par-là qu'il fait aimer la vertu, et qu'il corrige tous ceux qui le voient, sans les reprendre Je pense que vous ne serez pas fâchée de m'avoir demandé mon sentiment sur une chose dont peu de gens vous peuvent mieux rendre compte que moi, et je puis même vous assurer que personne ne prend plus d'intérêt que moi en tout ce qui regarde votre maison, Je suis..

Votre, etc.

*A madame de*** en lui envoyant le portrait de madame la marquise de....*

Vous voulez donc, monsieur, que je vous fasse connoître madame la marquise de*** avant que vous l'alliez voir à sa maison de campagne. C'est une personne d'une beauté charmante, et d'un mérite extraordinaire. Elle reçoit peut de visites, dont bien des gens enragent dans l'ame, mais elle est si révérée, qu'on n'ose murmurer tout haut du temps qu'elle se donne à elle seule. Voulez-vous que j'emprunte l'expression d'un fameux auteur? C'est *une lumière qui fuit les yeux, et qui cherche l'obscurité.* Ceux qui vous ont loué les agrémens de sa conversation, n'ont pu parler que par conjecture. Ils ont été bien aises de se faire honneur, en vous laissant juger qu'ils voyoient quelquefois une personne si accomplie. Vous allez goûter avec tant de joie le privilège que je vous ai fait accorder, que je suis résolu de ne vous voir de quinze jours, pour n'être pas accablé des remercîmens que vous me feriez dans les premiers transports de votre reconnoissance. Pour ce qui regarde mademoiselle S.... tout ce qu'on vous en dit, est encore au-dessous de ce que l'on vous en pourroit dire. Je suis tellement à elle et j'en ai donné si souvent

des témoignages publics et particuliers, que je consens que vous rejettiez mes sentimens comme un peu suspects. Mais que direz-vous des louanges que lui donnent deux hommes qui en méritent tant eux-mêmes ? Voici de qu'elle maniere ils en parlent en proposant de faire un voyage en Italie.

« Ne vous semble-t-il pas que mademoiselle
» de S.. y devroit venir aussi, afin de ne rien
» regretter de tout ce que nous laisserions der-
» rière nous ; et de ne plus tourner la tête vers
» les lieux que nous quitterons ? Cette admi-
» rable fille ne se déplairoit pas au pays de
» Lucrece et de Virginie. Elle seroit digne de
» Rome, et Rome digne d'elle, si Rome étoit
» encore ce qu'elle fut autrefois. Apprenez-
» moi, je vous prie, où cette rare personne
» s'est formé l'ame, l'esprit et le cœur ? N'y a-
» t-il point d'incompatibilité à être si vertueuse,
» si spirituelle, si sincère et si modeste tout en-
» semble ? Les sciences lui ont elle été révélées ?
» Comment sait-elle, sans étudier, ce que les
» hommes les plus doctes savent à peine après
» avoir étudié toute leur vie ? Que vous êtes
» heureux d'avoir une telle amie ! Que je serois
» heureux, si j'étois assez honnête homme
» pour prétendre à une si grande gloire, et
» au bonheur de voir tous les jours une per-
» sonne si admirable ! Si je n'ai l'avantage de

» la voir et de l'entendre, faites ensorte que » j'aie quelque part dans son amitié. Je ne » prétends pas en avoir autant que vous en son » estime, quoique je lui aie voué toute la mien- » ne. C'est un honneur trop relevé pour un » malheureux qui ne se croit rien dans le mon- » de, et qui n'a pas la vanité de vouloir par- » tager également avec vous un bien que vous » devez posséder entiérement. Il me suffira, » etc. » Vous voyez bien, mon cher monsieur, que c'est Balzac qui parle, et vous jugez aisément de la différence qu'il y a du témoignage de ce grand homme, à ce que pourroit dire votre humble serviteur. Je ne vous rapporte pas même tout ce que ce fameux auteur ajoute à ce que je viens de citer. Mais il faut que vous voyiez de quelle manière il finit une lettre si longue. « Je ne puis m'épuiser en vous parlant » d'elle ; et la plume qui me tombe des mains » sur tous les autres sujets, a bien secondé les » mouvemens de mon cœur, qui l'on fait agir » si long-temps, Je suis. Votre, etc.

Lettre de monsieur le marquis de R.... à monsieur le comte de R.... sur le caractère et les qualités spécifiques d'un honnête homme.

Je suis bien aise que vous ayez une fort grande envie de savoir précisément ce que c'est

qu'un parfait honnête homme : cela me fait espérer que vous souhaitez de le devenir, et que vous y parviendrez. Je vous communiquerai sur cela mes lumières avec beaucoup de joie. Et pour entrer d'abord en matière, je vous dirai que nous avons deux devoirs essentiels à remplir, pour acquérir le degré de probité qui fait le caractère spécifique d'un très-parfait honnête homme. Comme membre de la république civile, nous tenons au monde et nous sommes obligés de remplir de certains devoirs dont on ne se dispense pas avec bienséance. Comme membres encore d'une république plus parfaite, nous tenons à la religion, elle a sur nous des droits particuliers, qui sont encore plus indispensables que les autres. Ce n'est pas une chose impossible, quand on le veut, d'accorder le monde et la religion; cependant cet accord parfait demande des qualités toutes différentes, et qu'il est bien plus difficile que l'on ne pense, d'allier et de conserver dans la pratique. Avant toutes choses, il est nécessaire d'avoir une connoissance exquise de ses devoirs, et une exacte fidélité à les remplir. C'est déjà beaucoup demander de la plupart des hommes, parce qu'ils vivent sans réflexion, ils n'aiment point à se gêner ni à se captiver, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, et ce qu'on a droit d'exiger d'eux. Il faut pour cela

de l'usage du monde, de l'expérience, de l'étude, une application continuelle. Quoique le vertus du tempérament ne soient pàs les plus héroïques, ni les plus méritoires, cependant elles sont fort commodes et fort à souhaiter dans le commerce de la vie civile. Une femme qui est naturellement prude et chaste, est fort avancée dans le chemin de la vertu. De même ceux qui sont nés obligeans, doux, complaisans, officieux, ont de grandes avances et de grandes dispositions pour acquérir ce point de perfection, en quoi consiste principalement le caractère d'honnête homme. Faites des sérieuses réflexions sur ces maximes, et tâchez de vous les rendre familières par la pratique, Je suis,

Votre, etc.

On peut acquérir toutes les vertus quand on veut s'en donner la peine.

Monsieur, les vertus, dont je vous ai parlé dans ma première lettre, ne sont pas toujours les effets ou les apanages d'un heureux tempérament, mais on ne peut aussi se les donner et les acquérir que par le secours de l'art et de l'habitude, surtout par le commerce des honnêtes gens à qui l'on s'étudie de plaire. Les hommes les plus imparfaits et les plus

impolis, peuvent se défaire d'une certaine rudesse et d'une grossièreté nées avec eux. Socrate, en parlant de lui-même, avouoit de bonne foi, qu'il étoit né avec de très-mauvaises qualités, et que s'il se fût livré à son tempérament, le penchant naturel l'auroit entraîné dans toutes sortes de vices. Cependant ce même Socrate se guérit si bien des mauvaises inclinations par le secours de la morale, et par l'étude de la philosophie, qu'il fut déclaré par l'oracle, le plus homme de bien de toute la Grèce. Peu de gens s'appliquant à se bien connoître, comme faisoit ce philosophe, l'amour-propre fait en eux deux mauvais effets; il diminue l'idée de leurs défauts, et les rend presque imperceptibles; en même-temps il grossit dans leur imagination l'idée de leur mérite et des bonnes qualités naturelles qu'ils peuvent avoir. De sorte que ne se connoissant point tels qu'ils sont effectivement, et croyant avoir un mérite rare, ils n'ont garde de parvenir jamais au degré de perfection qui convient à un honnête homme. Cependant il n'est rien de plus beau ni de plus souhaitable que cette qualité: ce titre seul efface tous ceux que la fortune, les richesses et la faveur peuvent donner;

Je suis,

Votre, etc.

*Lettre à Monsieur ***. Des moyens pour acquérir l'estime et l'approbation des hommes.*

Monsieur, la voie la plus courte et la plus infaillible pour se faire au goût des hommes, est de renoncer à ses propres inclinations pour se plier à celles des autres, et se conformer à leurs humeurs. Cette espèce de philosophie ne s'acquiert qu'avec peine, et que par un grand desir de plaire. Mais il faut que chacun y mette du sien ; car on ne peut se passer les uns des autres dans le commerce de la vie civile. N'espérez pas de trouver des gens qui aient toutes les perfections, sans le mélange d'aucun défaut. Il n'y a point d'homme si parfait qui n'ait des inégalités, des bizarreries, des foiblesses ; mais enfin on en devient le maître avec le temps par la patience et les efforts que l'on fait pour réprimer les saillies de ses passions. Si l'on ne peut être parfait en tout, il faut du moins s'appliquer sérieusement à cacher si bien ses foiblesses, que personne n'en souffre, et que même on ne s'en apperçoive pas. On consulte, on écoute avec docilité les personnes éclairées, pour profiter de leurs avis. Un homme attentif à son devoir se tient sur ses gardes, et craint que le public puisse entamer sa conduite par quelque en-

droit que ce puisse être. N'oubliez rien de ce qui peut vous mettre à couvert de tout ce qui seroit capable de flétrir votre réputation. Mais si l'on vous blâme injustement, tenez-vous en repos, car les personnes raisonnables vous rendront toujours justice,

Je suis, Votre, etc.

---

*Lettre à monsieur *** sur la politesse.*

Monsieur, il ne faut pas s'étonner si l'on voit si peu de gens polis dans le monde, quoique la plupart des François se piquent de politesse, et que ce soit même par là qu'ils se distinguent. Je ne parle pas simplement d'une politesse extérieure qui se borne à certains égards, et à quelques devoirs que l'on se rend réciproquement; je parle d'une politesse intérieure qui règle les mouvemens de l'ame. Celle-ci est plus rare qu'on ne pense; car elle est comme un précis de toutes les vertus morales : c'est un assemblage de discrétion, de civilité, de complaisance, d'une continuelle attention pour rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger. La véritable politesse rend agréable tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit. Au contraire, toutes les actions des personnes impolies ont je ne sais quoi qui déplaît; leurs paroles sont désobligeantes, ou

mal assaisonnées. La véritable politesse est une suite d'un esprit bien fait qui se possède, et qui est le maître de ses sentimens et de ses paroles : rien ne contribue davantage aux charmes et à la douceur de la société civile. Elle nous apprend à supporter les foiblesses et les contre-temps des personnes avec qui nous vivons, leurs bizarreries et leurs caprices, à entrer avec adresse dans leurs sentimens pour les ramener à la raison. C'est une marque de politesse que de refuser les honneurs que l'on veut vous faire, au préjudice des autres qui pourroient en avoir de la jalousie, et s'en formaliser : en cela néanmoins comme en toute autre chose, il faut éviter une trop grande affectation. On se rend incommode à disputer long-temps à une porte pour savoir qui passera le premier. Mettez-vous sans façon à la place que l'on vous présente, et qui vous est due par votre naissance, votre âge et vos emplois. Il est rare de trouver ensemble toutes les qualités qui entrent dans le caractère de politesse. Il ne suffit pas d'avoir du mérite, il contribue quelquefois à faire moins estimer les gens quand ils s'en font trop accroire, et que l'on remarque en eux une vanité ridicule : au lieu que la politesse rend le mérite agréable, et le fait aimer. Je suis,

Votre, etc.

*Lettre de M. Marmontel, historiographe de France, à M***.*

Sur la cérémonie du sacre de Louis XVI.

Reims, *le* 11 *Juin* 1775.

Je n'ai su, mon Ami, à quoi je m'engageois, quand j'ai promis de vous décrire la cérémonie auguste dont j'allois être le témoin. Tout ce qui n'intéresse que l'imagination peut se peindre : mais ce qui touche et pénètre l'ame, comment le retracer? Cela n'est pas possible; il faut le voir, pour en jouir.

On croit se faire une assez haute idée de cette pompe solennelle, de cette fête en même-temps politique et religieuse, dans laquelle, en face du Ciel et de la Nation, le Monarque vient imprimer un caractère plus sensible et plus inviolable encore à ses devoirs et à ses droits. On se représente un jeune Roi déjà connu pour vouloir le bien et pour s'en occuper sans cesse, reçu partout comme l'objet de l'espérance de ses peuples : on le suit des yeux sur sa route, dans les villes, dans les campagnes; on l'entend louer et bénir. A Reims, cent mille de ses sujets l'attendent; il y paroît dans tout l'éclat de la majesté; cette multitude l'entoure et se presse autour de son char; l'air

retentit sur son passage d'acclamations et de vœux : jusque-là tout est simple et juste.

On peut s'imaginer encore la cordialité des Rémois, leur empressement à remplir les devoirs de l'hospitalité, dont leur zèle passe les bornes : cette émulation louable n'est que l'effusion de la joie : il est si naturel à l'homme heureux de désirer que tout soit heureux avec lui !

On n'est pas plus surpris de la magnificence d'une ville qui met sa gloire à recevoir son roi, à le posséder dans son sein ; et quoiqu'il soit rare de voir dans une si grande affluence, l'ordre, le calme, la police la plus tranquille et la plus sûre, l'abondance de tout, et, dans l'enivrement de la félicité publique, une vigilance si sage, que, sans gêner la liberté, elle prévient toute licence, on ne voit là qu'un bel exemple : en l'admirant, on le conçoit. Qu'est-ce donc, allez-vous me dire, qui passe la croyance et l'imagination ? Est-ce la pompe même de la cérémonie ? Non, mon ami, l'objet l'annonce ; et bien que dans le Temple le plus majestueux, décoré d'un goût sage et noble, on ait vu réuni tout ce que le Trône et l'Autel, la Noblesse et le Sacerdoce, l'Eglise, la cour et l'état ont de plus respectable et de plus imposant ; bien que dans cette auguste et nombreuse assemblée, un prélat, jeune encore

et déjà distingué, ait osé faire entendre au Roi le langage austère et sensible de la vérité courageuse, de l'humanité gémissante, ni ce prélude digne de la solennité dont il portoit le caractère, ni cette solennité même, dans sa religieuse splendeur, n'auroient été l'objet de votre étonnement.

Vous auriez vu notre *Bon* Roi, car un seul an de règne lui a mérité ce titre, vous l'auriez vu, avec cet air de simplicité qui peint la candeur de son ame, sans faste, sans ostentation, sans apparence de vaine gloire, au milieu d'une pompe si propre à éblouir, y conserver cette dignité sage qui est la décence de son rang; mais, vous savez combien la vanité le blesse; il n'a fait que se ressembler.

Qu'ai-je donc à vous dire encore ? Ce qu'il est impossible, je le répète, d'imaginer et de décrire, l'impression soudaine et profonde qu'a faite sur tous les esprits le moment où les Pairs de France, venant de placer de leurs mains et de soutenir sur la tête de Louis XVI, la couronne de Charlemagne, le Roi s'est montré tout-à-coup, accompagné de ce noble cortège, sur une tribune exhaussée, séparant le chœur et la nef, où son trône étoit élevé, et qu'il s'est assis sur ce trône entre sa noblesse et son peuple. Représentez-vous ce tableau.

A peine le bruit des trompettes, des cloches,

ches, de l'artillerie annonce le couronnement; les portes s'ouvrent, le peuple à flots pressés inonde cette Eglise immense, et dans l'instant fait retentir les voûtes d'un concert de *vive le Roi*, que répète, en écho, la multitude des assistans, dont toute l'enceinte est remplie en amphithéatre. Ces cris mille fois renvoyés du fond du sanctuaire au-delà du parvis, font taire les chants de l'Eglise, absorbent le son des trompettes, couvrent le bruit des cloches et celui du canon.

C'est alors qu'un attendrissement inexprimable a saisi toute l'assemblée, et que les larmes ont coulé; c'est alors que, toutes les voix étouffées par les sanglots, un mouvement involontaire a excité des battemens de mains, qui dans l'instant sont devenus universels. Les grands, la cour, le peuple animés du même transport, n'ont eu que la même manière de l'exprimer; l'ivresse étoit au comble; et ce n'a plus été qu'une alternative rapide d'acclamations et d'applaudissemens. Ces marques éclatantes de joie et de tendresse, ont redoublé dans le moment que les frères du Roi et les Princes de son sang, qui représentoient les anciens Pairs laïcs, s'avançant jusqu'au pied du trône, ont reçu du Roi le baiser de paix. Le vœu de la nation pour une concorde si précieuse, a été marqué par le plus unanime et

le plus doux transport. Enfin, dans tout ce qu'on a pu entendre des hymnes de l'Eglise, il n'y a pas un seul mot susceptible d'allusion aux vertus du Roi, à l'amour de son Peuple, à la prospérité de son règne, qui n'ait été saisi et relevé par des cris de *Vive le Roi*.

Oublierai-je dans ce tableau ce qu'il y a eu de plus touchant ? La Reine qui avoit suivi des yeux tous les détails de la cérémonie avec le plus tendre intérêt, immobile, attentive et respirant à peine, ne perdant pas de vue le Roi un seul instant, soutenoit son émotion, et se soulageoit par ses larmes : mais au moment du grand éclat de l'alégresse universelle, à ce moment du plus beau triomphe qu'ait jamais décerné l'amour, l'impression a été trop forte : elle n'a pu y respirer. Elle a perdu quelques instans du plus beau jour de sa vie. Cette scène touchante n'a fait que redoubler l'enthousiasme de l'assemblée ; et quand la Reine a reparu, la nation a rempli le plus cher des vœux de son Roi, et l'a fait jouir à son tour de l'hommage adressé aux vertus de la Reine.

Ainsi s'est passé, mon ami, ce spectacle auguste et sublime. Un Africain en a été presqu'aussi attendri que nous. Oui, l'envoyé de Tripoli est devenu Français dans ce moment ; j'étois auprès de lui, et je l'ai vu baigné de larmes.

Le Roi a été accompagné jusqu'à son palais par de nouvelles acclamations. Il a paru sensiblement touché des marques d'amour de son peuple. Quel nouveau gage pour la France des soins qu'il prend pour son bonheur !

Après son dîner, le Roi ayant appris que le peuple, assemblé aux portes du palais, désiroit le voir encore, a fait annoncer qu'il alloit se promener dans la galerie, qui du palais conduit au vestibule de l'Eglise. Le peuple, de lui-même, s'est rangé en deux haies sous ce portique. Le roi s'est avancé, sans garde, sans cortége, et, seul avec la Reine, s'est promené long-temps au milieu de la foule, se laissant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaisance si quelqu'un vouloit lui parler, donnant à tous par ses regards des témoignages de son amour. Cette popularité si touchante n'a pas surpris la ville de Reims; elle lui étoit annoncée par une réponse du Roi, lorsqu'on lui avoit demandé si l'on tapisseroit, selon l'ancien usage, les rues par lesquelles sa majesté devoit passer. *Point de tapisseries*, avoit répondu le Roi, *je ne veux rien qui empêche le peuple et moi de nous voir.*

*Lettre à monsieur*** sur la fausse politesse.*

Monsieur, on y est tous les jours trompé : on croit être en société avec des personnes véritablement polies, qui n'ont que les dehors et l'écorce de la politesse ; elle n'est chez eux que superficielle et empruntée. Ces sortes de gens ne se soutiennent pas dans un commerce de longue haleine ; pour peu qu'on les pratique, on connoît aisément l'hypocrisie de cette fausse politesse. Ils sont doux et complaisans, pourvu qu'on leur applaudisse et qu'on les flatte sans cesse, qu'on leur accorde tout ce qu'ils désirent, et qu'on ait pour eux des ménagemens continuels ; on les prendroit pour des modèles de politesse. Mais si l'on vient à les blesser ou à les contredire en quelque chose, au moindre chagrin qu'on leur donne, pour une révérence que l'on aura oublié de leur faire, ils se plaignent, ils grondent, ils s'impatientent, ils en viennent jusqu'aux injures, et disent cent impertinences. Ces inégalités bizarres les font regarder avec mépris. De quoi sert d'affecter, de faire les doucereux, d'offrir à tous venans de leur rendre de bons offices, de fatiguer le monde par de stériles embrassades qui n'ont jamais aucun effet ? c'est se tromper que de se croire véri-

tablement poli quand on n'a que cette politesse extérieure et superficielle. La plupart des hommes se contentent de sauver les apparences : toute leur politesse consiste en mines, dans un sourire gracieux, un panchement de tête affecté ; mais les occasions qui se présentent, les contradictions ou l'intérêt, font bientôt connoître le faux de cette politesse hypocrite. On se persuade quelquefois que l'on a effectivement un grand fond d'une véritable politesse, parce que l'on vit avec des gens pleins d'égards et de complaisance, qui vous ménagent en toutes choses, et qui vous accordent tout ce que vous désirez, qui vous respectent et vous comblent de civilités. Pour conoître véritablement si votre politesse est fausse, ou sincère, attendez que vous pratiquiez des gens grossiers, mal polis, bizarres et de mauvaise humeur : si vous n'avez point de mauvais procédés avec de telles gens, si vous ne leur dites point de paroles désobligeantes, si vous ne leur rendez point la pareille, si vous ne leur parlez pas sur leur ton peu gracieux, votre politesse est véritable ; mais si vous vous échappez, si vous les traitez avec hauteur et fierté, vous n'avez qu'une fausse politesse. Je suis, Votre, etc.

Lettre pour remercier quelqu'un d'un service qu'il nous a rendu.

JE reçois la lettre par laquelle vous m'apprenez, Monsieur, que vous m'avez enfin obtenu ce que je sollicitois depuis si long-temps. Ce service, et la manière dont vous vous êtes toujours employé pour moi, me touchent si sensiblement, que j'ai de la peine à vous exprimer tout ce que j'éprouve en ce moment. Aidez-moi, Monsieur, à vous bien remercier. Dites-vous à vous-même que je sens toute la reconnoissance et toute l'amitié qu'un bon cœur peut ressentir, quand on l'a comblé de bienfaits et d'honnêtetés. Je partirai d'ici au premier jour pour Paris. Que je serois heureux si je pouvois vous dire moi-même que personne ne sera jamais plus que moi, Votre, etc.

---

*Autre sur le même sujet, à Monsieur de***.*

NE vous plaignez point, monsieur, du bien que je dis de vous; au lieu de vous empêcher de vous bien connoître, c'est votre modestie qui pourroit faire cet effet-là. Elle cache une partie de vos bonnes qualités, et c'est moi qui les publie. Si les louanges que je vous donne vous font rentrer en vous-même, comme

vous dites, ne vous donnent-elles pas sujet d'être content ? Je n'en ose dire davantage de peur de vous chagriner, et de m'attirer des reproches. Il vaut mieux que je finisse en vous assurant que l'on ne peut être plus absolument à vous que je suis, étant,

Votre, etc.

---

*Lettre de consolation et de reconnoissace à madame de***.*

Je n'aurois jamais cru, madame, qu'une de vos lettres me pût affliger, quelque méchante nouvelle qu'elle me donnât. La seule vue de votre écriture me paroissoit un remède à tous les maux que j'y pouvois voir ; mais je vous avoue, que ce n'est qu'avec une extrême douleur que j'ai appris la perte que nous avons faite. Notre amitié étoit estimable de toute manière, elle étoit belle, tendre et généreuse, pleine d'esprit, et elle avoit un discernement si juste, qu'elle vous mettoit au-dessus de toutes les choses du monde. Elle a eu même en mourant la seule bonne qualité qui lui avoit manqué durant sa vie, c'est-à-dire, qu'elle a souffert avec courage une chose dont le seu nom l'avoit toujours fait trembler. Elle a accompagné cette fermeté d'ame d'une piété si chrétienne, qu'il me semble que nous ne la

devons pas regretter. C'est l'aimer d'une affection trop intéressée, que d'être triste quand elle nous quitte pour être mieux, et qu'elle va jouir dans l'autre monde d'un repos qu'elle n'a jamais trouvé en celui-ci. Je tâcherai de profiter de l'exhortation que vous me faites de suivre un si bon exemple, et ce ne sera pas la première fois que vous m'aurez fait devenir homme de bien. Les déplaisirs que j'ai eus jusqu'à présent, ne seconderont pas mal vos remontrances; car je m'imagine que peu de chose contribue mieux à nous faire mourir sans répugnance, que de n'avoir point de plaisir à vivre. Ce n'est pas que je fusse bien aisse de finir trop promptement ma carrière, puisque vous devez revenir bientôt; jugez s'il m'est aisé de renoncer à l'avantage de vous voir et de vous protester à quel point je suis,

Votre, etc.

---

*Lettre de littérature à monsieur de***.*

Je lis avec le plus grand plaisir du monde les belles choses que vous m'écrivez : mais le chagrin me prend un moment après, quand je me vois si éloigné d'une conversation charmante que vos lettres me représentent. J'ai admiré la traduction que vous m'avez envoyée. Vous avez amené où vous avez voulu les graces qui étoient

dans l'original, encore qu'elles semblassent ne le point quitter. Elles sont devenues Françoises avec tous les agrémens que leur prêtoit le latin, et je suis persuadé que si Horace revenoit au monde, il ne vous remercieroit pas de bon cœur de l'honneur que vous avez fait à son Ode. Il auroit eu grand dépit de se voir surpassé en plusieurs endroits. Cela soit dit, s'il vous plaît, sans offenser votre modestie, ni l'amour que vous avez pour un si charmant poëte. Je vous avouerai même, si vous ne vous fâchez pas, que je ne suis point de votre sentiment, quand vous préférez avec tant de hauteur l'endroit où Horace parle de la mort, à la belle imitation que Malherbe nous en a laissée. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord avec vous, que le *Mors pulsat* d'Horace ne soit admirable, en ce qu'il anime la mort, la fait agir, et semble nous la faire voir. Son *æquo pede* montre en peu de mots la générale égalité du destin des hommes, qui est de mourir; et il n'y a pas d'opposition plus juste que son *Pauperum tabernas, Regumque turres.* Mais je demeure dans ma première opinion, que si la pensée de Malherbe est moins vive, parce qu'elle est moins figurée, et qu'elle ne fait pas agir la mort, il me semble que son expression est plus magnifique que celle d'Horace. On y trouve même quelque opposition entre

la cabane d'un pauvre, et le Louvre qui est le palais de nos rois. Je souhaiterois seulement, pour l'honneur du poëte françois, qu'il eut voulu changer le premier vers pour le rendre digne d'être à la tête des autres. Je ne saurois m'empêcher de vous les écrire, tant je crains que l'original latin ne vous ait fait négliger l'imitation françoise.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix :
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Une infinité de gens moralisent sur la mort, en vers ou en prose, bien ou mal. Mainard même ne se soutient point par-tout, quand il traite cette matière dans sa belle ode : *Alcipe, reviens dans nos bois.* Je vous en allois citer quelques endroits, mais je me suis souvenu que Costar en a fait une espèce de dissertation dans ses lettres. Il vaut mieux que je vous renvoie à cet auteur, que de prendre la peine de m'étendre sur une matière que je ne traiterois pas si bien que lui. Je suis,

Votre, etc.

Traduction d'une lettre (1) *de Brutus à Cicéron.*

Vous avez écrit à Octave. Il y a dans votre lettre un article qui me concerne, et qu'Atticus m'a fait tenir. Je l'ai lu. Il n'y avoit rien dans l'attachement que vous me témoignez et dans l'intérêt que vous prenez à ma conservation qui pût me procurer un nouveau plaisir. En effet, ne suis-je pas accoutumé à entendre dire tous les jours que vous avez fait quelque démarche pour me prouver votre zèle, et pour soutenir ma dignité ? Mais ce même morceau de votre lettre m'a causé la douleur la plus vive qu'il me fût possible d'éprouver. Vous le remerciez de ce qu'il a fait pour la République, mais avec tant de soumission, (le dirai-je ? j'ai honte de l'état où nous réduit la fortune : mais il faut le dire,) vous lui recommandez ma vie avec tant de bassesse, que vous semblez annoncer évidemment que la tyrannie n'est pas détruite, et que nous n'avons fait que changer de Maître. Ma vie ! ah

(1) Cette lettre a toujours été regardée comme un des plus précieux monumens de l'ancienne littérature. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence et l'épanchement d'une ame républicaine. Elle fut écrite l'année qui suivit la mort de César, dans le temps que le jeune Octave venoit de défaire Antoine devant Modène, l'an de Rome 710.

quelle mort me seroit plus affreuse que la vie achetée à ce prix ? Pesez vos termes, et osez nier que ce ne soit ceux d'un esclave suppliant devant un Roi. Il n'y a, dites-vous, qu'une seule grâce que vous lui demandez, et qu'on doive attendre de lui ; c'est qu'il veuille bien laisser vivre des Citoyens (1) qui ont obtenu l'estime des honnêtes-gens et du peuple Romain. C'est donc à dire qu'à moins qu'il n'y consente, nous ne serons plus ! Mais il vaut mieux n'être pas que de lui devoir l'existence. Certes, je ne crois pas encore que les Dieux soient assez ennemis du peuple Romain, pour qu'il faille demander à Octave la vie d'aucun Citoyen, encore moins celle des Libérateurs du monde ; car j'ai quelque plaisir à rappeler ce titre magnifique, et surtout à ceux qui paroissent ignorer ce qu'il faut craindre et ce qu'il faut demander. Vous Cicéron, vous reconnoissez dans Octave un aussi grand pouvoir, et vous êtes son ami ! Vous êtes le mien, dites-vous ; et pour me voir à Rome vous avez besoin de me recommander à un enfant ! Et de quoi donc le remerciez-vous, si vous croyez qu'il faille le supplier pour que je vive ? Lui savez-vous beaucoup de gré d'avoir mieux aimé qu'on eût à demander une pareille grâce à lui qu'à Marc-Antoine ? Est-ce au destructeur ou

(1) Brutus, Cassius et les autres conjurés.

à l'héritier de la tyrannie que l'on demande de laisser vivre des Citoyens qui ont bien servi la République ? C'est cette foiblesse qui nous fait désespérer de nous-mêmes, et que je reproche à tous les autres autant qu'à vous ; c'est elle qui a inspiré à César l'ambition de dominer ; à Marc-Antoine, celle de le remplacer après sa mort ; c'est elle qui a élevé ce jeune Octave au point que vous croyez devoir obtenir de lui, qui est à peine encore un homme, le salut d'hommes tels que nous, et que vous ne voyez pour moi de ressource que dans sa pitié. Si nous nous souvenions que nous sommes Romains, nous ne verrions pas les derniers des mortels avoir plus de courage pour opprimer que nous n'en avons pour nous défendre, et Antoine ne seroit pas plus jaloux de succéder à César, qu'effrayé de sa punition. Vous, homme Consulaire, vous qui avez puni les crimes de Catilina, ce qui peut-être, si j'en crois mes craintes, n'a pas différé notre perte pour long-temps, comment pouvez-vous jetter les yeux sur ce que vous avez fait, et approuver ce que l'on fait aujourd'hui, ou du moins le souffrir avec tant de patience et de douceur que vous avez l'air de l'approuver ? Et d'où est venue votre haine pour Antoine ? N'est-ce pas de ce qu'il avoit les mêmes prétentions que fait voir aujourd'hui le jeune Octave ? N'est-ce pas parce qu'il vouloit que nous lui demandas-

sions la vie, que ceux à qui il devoit la liberté n'eussent qu'une existence précaire, que ses volontés fussent des lois dans la République ? Vous avez été d'avis de prendre les armes pour l'empêcher de régner : étoit-ce pour prier un autre de vouloir bien se mettre à sa place, de regarder l'Etat comme son patrimoine et les Citoyens comme ses esclaves ? A ce compte, nous n'avons disputé que sur telle ou telle espèce de servitude, et non pas sur la servitude même. Mais en ce cas, Antoine étoit un aussi bon Maître qu'un autre : sous lui, non-seulement notre condition étoit tolérable, mais même nous eussions eu part à sa puissance, à ses bienfaits, aux honneurs. Car, que refuseroit-il à ceux dont il sait que la soumission est le plus grand appui de son pouvoir ? Mais nous n'avons pas voulu mettre de prix à la vertu et à la liberté. Aujourd'hui même que le nom de César paroît animé contre les meurtriers de César, combien croyez-vous qu'il donnât, s'il étoit question de marchander, pour avoir de notre consentement le pouvoir qu'après tout il aura bientôt, puisque nous ne voulons que vivre, avoir de l'argent et jouir du titre de Consulaire.

Au surplus, que la mort de César soit inutile, que nous n'ayons conçu qu'une fausse joie de cette mort, puisqu'elle ne devoit pas nous rendre plus libres, que tout le monde nous aban-

donne : les Dieux nous ôteront tout, avant de m'ôter la résolution où je suis, non-seulement de ne jamais souffrir dans l'héritier de César que j'ai tué, ce que je n'ai pas souffert dans César, mais de ne pas souffrir dans mon père même, s'il revenoit au monde, qu'un Citoyen soit de mon aveu plus puissant que les Lois et que le Sénat. Et croyez-vous que les autres Romains soient libres, si je ne puis être dans Rome, sans la permission d'Octave ? Que dis-je ? ce que vous lui demandez pour nous, comment croyez-vous pouvoir l'obtenir ? Vous lui demandez notre conservation ; mais suffit-il pour cela de nous accorder la vie ? Et reçoit-on la vie sans la liberté et l'honneur ? Appelez-vous jouir de la vie d'être dans l'enceinte de Rome ? Est-ce le lieu où je suis qui décide mon état ? Je ne vivois pas tant que César a vécu, si ce n'est depuis le moment où j'eus dans l'ame le dessein de l'immoler ; et en quelque lieu que je sois, je ne me croirai jamais exilé, tant que la servitude et les affronts me paroîtront les plus odieux de tous les maux.

Dans quelles ténèbres sommes-nous retombés ? Chez les Grecs, la postérité des tyrans est condamnée à périr avec eux ; et chez nous, on supplie celui qui a osé prendre le nom d'un tyran, d'épargner les vengeurs de la liberté ; et je désirerois revoir ma patrie ! et je croirois qu'il y

a encore une patrie, quand Rome se refuse à la liberté qu'on lui offre, quand elle redoute plus dans un enfant le nom d'un tyran qui n'est plus, qu'elle n'a de confiance en elle-même après avoir détruit par un petit nombre d'hommes celui qui avoit des forces si puissantes !

Ne me recommandez plus à votre César, ni moi, ni vous-même, si vous m'en croyez. Vous prisez beaucoup le peu d'années que la Nature vous laisse encore espérer, si vous croyez qu'elles vaillent la peine de s'abaisser à la prière. Prenez garde d'ailleurs que vos démarches contre Antoine, si justement louées jusqu'ici, ne paroissent avoir été dictées par la crainte plutôt que par les principes d'un Citoyen : car si vous trouvez bon qu'Octave soit dans le cas d'être supplié en ma faveur, on croira que vous n'avez pas craint d'avoir un Maître, mais que vous avez voulu en avoir un qui fût votre ami. Quant aux louanges que vous lui donnez pour ce qu'il a fait, je les approuve, si c'est pour détruire la puissance d'autrui qu'il a combattu, et non pas pour établir la sienne ; mais s'il en est au point qu'il faille lui adresser des prières pour nous, si vous jugez vous-même qu'on lui doive tant accorder, vous lui décernez une trop grande récompense : car vous lui attribuez un droit qu'il paroissoit avoir rendu à la République. Vous ne songez pas que si pour avoir fait la guerre à

Marc-Antoine, Octave mérite de si grands honneurs, nous qui avons abattu un pouvoir dont Antoine n'a recueilli que les débris, nous ne pouvons jamais être assez récompensés, quand on nous prodigueroit tous les honneurs réunis : mais la crainte peut bien plus sur les hommes que la reconnoissance. Antoine est vivant, et à les armes à la main ; et à l'égard de César, on ne se souvient plus de ce qu'on a pu ou de ce qu'on a dû faire. C'est Octave aujourd'hui dont le jugement sur nous décidera celui du peuple Romain, et on nous méprise assez pour regarder un seul homme comme l'arbitre de notre vie. Je suis fait, puisqu'il faut répondre, non-seulement pour ne pas supplier, mais même pour réprimer ceux qui prétendent qu'on les supplie. Je me tiendrai éloigné de la servitude, et tout lieu où je serai libre sera Rome pour moi. J'aurai pitié de vous tous en qui l'âge, ni les honneurs, ni l'exemple de la vertu d'autrui n'ont pu diminuer l'amour de la vie ; et je me croirai heureux tant que je demeurerai attaché à ce principe, qu'on est récompensé par ses propres actions. Car, quel bonheur plus solide que celui qui, indépendant des actions humaines, ne réside que dans la conscience et dans la liberté ! Quoiqu'il en soit, je ne me soumettrai pas à ceux qui se soumettent, et je ne serai pas vaincu par ceux qui se laissent vaincre. Je tenterai et je suppor-

terai tout pour délivrer la République. Si je réussis, nous nous réjouirons tous ; si je ne réussis pas, je me réjouirai encore, puisque j'aurai passé ma vie à m'occuper des moyens de rendre la liberté à ma patrie.

Quant à vous, Cicéron, je vous exhorte à ne vous point lasser de faire bien, et à ne point vous défier de la vertu. Songez, en écartant les maux actuels, à prévenir ceux qui pourroient naître, si on n'alloit pas au-devant. Croyez que l'esprit courageux et libre qui vous a animé à la défense de la République contre Catilina et contre Antoine, n'est rien sans la constance et l'égalité. J'avoue que la vertu qui s'est déjà signalée a plus à faire que la vertu qui n'est pas éprouvée ; ce qu'elle fait est regardé comme une dette qu'elle acquitte ; ce qu'elle ne fait pas, comme une espérance qu'elle trompe. Ainsi, quoiqu'il soit beau à Cicéron de résister à Antoine, on se souvient de son consulat, et l'on n'est point surpris. Mais si ce même Cicéron ne montre pas en tout la fermeté et la grandeur d'ame qu'il a employée pour abattre Antoine, non-seulement il s'ôtera la gloire qu'il pourra encore acquérir, mais même il perdra celle qu'il avoit acquise : car il n'y a rien de grand que ce qui est fondé sur des principes invariables ; et votre génie, vos actions et les vœux de tous les Citoyens vous obligent plus que personne à ai-

mer la République et à défendre la liberté. Ainsi, au lieu de prier Octave de nous prendre sous sa protection, exhortez-vous vous-même, relevez votre courage, et soyez sur que cette République, pour laquelle vous avez fait de si grandes choses, sera libre et glorieuse, quand le peuple aura des chefs qui l'aideront à repousser les entreprises des méchans.

Autre lettre de Brutus à Atticus, sur le même sujet.

CICÉRON s'étonne, dites-vous, du silence que je garde sur la conduite qu'il tient dans le gouvernement. Puisque vous m'en pressez, je vous dirai mon avis uniquement pour céder à vos instances. Je sais que Cicéron n'a rien fait qu'avec de bonnes intentions, et rien ne m'est plus connu que ses sentimens à l'égard de la République. Cependant il a fait des démarches, dirai-je mal-adroites ? c'est le plus prudent de tous les hommes : dirai-je complaisantes ? mais il n'a pas craint de s'attirer sur les bras un ennemi aussi puissant qu'Antoine. Quoiqu'il en soit, il est certain que Cicéron a irrité plutôt que réprimé la cupidité et la licence de cet enfant, qu'il accorde tout à ses liaisons avec Octave, jusqu'au point d'invectiver contre nous, ce qui retombe sur lui doublement. Car, si Casca est un assassin pour avoir tué César, comme Cicéron l'a

dit, Cicéron lui-même mérite bien plus ce nom, puisque Casca n'a tué qu'un homme, et que Cicéron en a fait périr plusieurs. D'ailleurs, lui convient-il de parler de Casca, comme Bestia (1) parle de Cicéron ? Parce que nous ne citons pas à tout propos nos ides de Mars, comme il a à tout moment dans la bouche ses nones de décembre, aura-t-il meilleure grâce à blâmer une belle action que Bestia et Clodius n'en ont à blâmer son Consulat ? Notre ami Cicéron se vante d'avoir fait la guerre en sage à l'armée de Marc-Antoine : que m'importe, si pour récompense d'avoir défait Antoine on veut le remplacer, et si celui-là même qui a détruit ce fléau en produit un autre plus difficile à exterminer ? Toute sa conduite est d'un homme qui ne refuse pas d'avoir un maître, mais qui ne veut pas que ce soit Antoine. Eh ! quel gré dois-je lui savoir de ne craindre d'un tyran que sa colère ? Voilà qu'on décerne à Octave le triomphe, une paye pour ses soldats, et une foule d'autres honneurs : et vous croyez qu'il ne voudra pas avoir la place de celui dont il a déjà pris le nom ? Est-ce ainsi qu'a dû se conduire un homme Consulaire, un homme tel que Cicéron ? Puisque vous m'avez forcé de parler, il faut vous résoudre à entendre des choses désagréables. Je souffre moi-même à

(1) Un des ennemis de Cicéron.

vous les dire ; je sais vos sentimens pour la République, et que toute désespérée qu'elle paroît, vous ne croyez pas les choses sans remède.

Je ne blâme point d'ailleurs votre oisivité. Votre âge, vos enfans, le plan de vie que vous vous êtes fait, tout vous y autorise ; et j'ai vu dans l'affaire de mon ami Flavius, que vous ne vouliez pas vous faire d'ennemis. Mais, pour revenir à Cicéron, quelle différence y a-t-il entre sa conduite et celle d'un Salvidius ? Qu'est-ce que celui-ci auroit fait de plus pour Octave ? Cicéron craint, dites-vous, que la guerre civile ne soit pas encore éteinte ? fort bien : il redoute un ennemi battu, et ne redoute pas dans Octave une armée victorieuse et la témérité de la jeunesse ! Peut-être le croit-il déjà assez puissant pour qu'on doive lui déférer par avance tout ce qu'il est en état d'envahir. Que la crainte raisonne mal ! Quelle précaution mal entendue que d'aller au-devant des maux que l'on peut encore éviter ! Mais c'est que nous craignons la mort, l'exil, la pauvreté. Voilà ce que Cicéron regarde comme le plus grand malheur ; et pourvu qu'on lui accorde ce qu'il demande, qu'il soit flatté, considéré, il accepte un esclavage honorable, si pourtant l'honneur peut se concilier avec le dernier degré de l'opprobre. Octave a beau appeler Cicéron son père, le consulter surtout, le louer, lui rendre des ac-

tions de grâces, les effets démentiront les paroles.

Il n'est pas possible de regarder comme son père un homme qui n'est pas libre, et c'est pourtant à quoi travaille Cicéron, tout honnête homme qu'il est ; voilà ce que lui vaudra l'envie de plaire à Octave. Je commence à avoir bien mauvaise idée de la Philosophie et des Lettres dont Cicéron a fait profession jusqu'ici. De quoi sert tout ce qu'il a écrit pour la liberté, tous ces Traités si étendus sur l'honneur, sur la mort, l'exil, la pauvreté ? Philippe, le beau-père d'Octave, est bien plus Philosophe que Cicéron. Philippe n'a rien fait pour son beau-fils, et l'autre a tout fait pour un homme qui ne lui est rien. Qu'il cesse donc de se glorifier lui-même et d'aigrir nos douleurs. Que nous importe qu'Antoine soit vaincu, si un autre prend sa place ? Sa défaite cependant n'est pas encore bien sûre, si j'en crois ce que vous m'écrivez. Au-surplus, que Cicéron vive esclave et suppliant, puisque cette vie est de son goût, et qu'il ne se souvient plus ni de son âge, ni de ses actions, ni de sa dignité. Mais moi, rien ne m'empêchera de faire la guerre à la tyrannie, quelle qu'elle soit, à la puissance, à la domination, à tout pouvoir illégal, à tout ce qui voudra être au-dessus des lois. Je ne ferai point de marché pour la servitude. Vous prétendez qu'Antoine est un

honnête-homme ; je n'en crois rien : mais vos ancêtres ne vouloient pas de leur père même pour tyran. Je ne vous aurois pas écrit si franchement, si je ne vous aimois autant que Cicéron croit être aimé d'Octave. Je suis fâché de vous affliger : car vous aimez vos amis, et sur tout Cicéron. Soyez persuadé que je n'ai rien diminué de mon attachement pour lui, mais beaucoup de l'opinion que j'en avois.

FIN.

TABLE.

Lettre

Fin de la Table.

d. d'argent . 1428 2 6 | 1428 | 2 | 6

ers de la ferme du Château
. . . . . .
ıblée , pour ce qu'ils ont
rale , en aſſignats de 304 l.
. . . . . . | 400

.	120 liv.	.	72 l.
.	1215	.	15
.	300	.	114
.	72	.	48
.	149	.	77
.	50	.	23

1128

349

18440 1 6

S.

ſes honoraires , en argent.	24	
ſes honoraires , en argent.	72	
pte de ſes honoraires , en	72	
ſes débourſés & pour les à l'Aſſemblée électorale , à , ...	460	13
ompte de ſes honoraires , ...	72	
ers fournis ſur deux billets en argent . . .	9	
expéditions qu'il a faites , ...	18	
qu'il a faites pour bâtir la	53	8
ii lui eſt dû pour les vivres mée & des Officiers géné-	300	
. . . . . .	[illegible]8	
. . . . . .	50	